

### III. SOUVENIRS-TÉMOIGNAGES HISTORIQUES

#### 1 (19).

#### TÉMOIGNAGE DE MOVSES PANOSSIAN<sup>1</sup> (Né en 1885 sur le Moussa Dagh, dans le village de Hadji-Habibli)

*Movses Panossian, âgé de 105 ans (né en 1885 au village de Hadji-Habibli), participant de la bataille héroïque du Moussa-Dagh*

C'est moi qui suis le dernier défenseur encore vivant, de la bataille héroïque du Moussa Dagh ... Le 13 juillet 1915, le gouvernement turc a publié une instruction : « Dans sept jours, tous les Arméniens doivent être partis ». Les chefs de nos sept villages arméniens ont tenu un grand conseil à Yoghun-Oluk. Ils ont dit : « C'est là que nous sommes nés et c'est là -que nous mourrons, nous n'obéirons pas comme des esclaves à l'ordre de l'ennemi pour mourir dans les tortures. Nous mourrons ici, le fusil à la main, mais nous ne deviendrons pas des émigrants». Et nous avons fait ainsi, nous avons décidé de grimper sur la montagne. Chacun a pris ce qu'il possédait : matelas, couverture, casserole, poêle à frire, bétail, poules, et nous avons tout emporté sur la montagne...<sup>2</sup> Les soldats turcs disaient : « Vous monterez comme des ânes, demain, vous descendrez comme des ânes et partirez en exil ».

**Movses Panossian a tout d'abord parlé des fondements historiques de la bataille du Moussa-Dagh:** Le monde était alors sens dessus dessous, comme il l'est maintenant. Avant la bataille du Moussa-Dagh, les membres du Parti Hentchakian de

---

<sup>1</sup> Après son rapatriement en Arménie en 1946, Movses Panossian avait construit avec ses cinq fils, une belle maison spacieuse à deux étages au quartier Nor Malatya d'Erevan. Quand nous nous sommes rencontrés, il était en train de débarrasser des pierres le terrain autour de sa maison et le préparer pour y cultiver un jardin. Le vieillard maigre, mais vigoureux, ramassait les pierres dans deux seaux et, malgré son âge avancé, il emportait les seaux hors de son terrain et les vidait. Je le regardais, fascinée, et je lui ai demandé s'il se rappelait quelque chose de la bataille héroïque du Moussa-Dagh. Il a fixé sur moi un regard scrutateur, puis il a souri avec fierté et il a commencé sa narration.

<sup>2</sup> Verjiné Svazlian, *Cilicie...*, T. 1397, p. 268.

notre village de Kheder-Bek étaient allés avec Monsieur Aghassi Toursargsian à Zeytoun pour combattre les Turcs. C'est pour cela que lorsque notre bataille du Moussa-Dagh a commencé, Monsieur Aghassi a dit : « *Ce sont là les graines que j'ai semées* ». Bien avant le début de la bataille, mon père allait chaque nuit s'entraîner et ma mère disait à mon grand-père : « *Votre fils va chaque nuit s'entraîner et ne revient qu'au petit matin pour prendre la charrue et aller aux champs. Il ne reste pas du tout à la maison.* Mon grand-père répondait à sa bru : « *C'est ainsi qu'il faut faire pour être toujours prêt* »<sup>3</sup>.

**Movses Panossian a raconté des détails sur la bataille héroïque** : « Ainsi donc, bien organisés, nous avons gravi la montagne. Nos deux caporaux dont l'un était Sabintsian et l'autre le grand-père de Minas (il était un spécialiste des vers à soie) nous ont répartis dans différents groupes et avons occupé nos positions sur le long col de Tataralang.

Notre Tataralang était un grand terrain ouvert. Autrefois, des Tatars armés de faux, étaient venus pour « faucher les Arméniens » (c'est-à-dire « massacrer » les Arméniens... », mais les nôtres avaient eu facilement raison d'eux. C'est pour cela que le lieu avait été nommé Tataralang, c'est-à-dire le lieu où les Tatars avaient été massacrés. (note : Il faut savoir que la langue Arméniennes est très imagée et très riche, et les expressions telles que « *faucher les Arméniens* » ne sont pas rares, surtout dans la langue parlée. Ici le verbe faucher associe une action de massacre à l'image d'Arméniens tombant à terre, comme de l'herbe fauchée... Cette tournure idiomatique nous rapproche de l'imagerie populaire issue du Moyen Âge/Renaissance en Europe, où le personnage de « la Mort » était représenté par « la Grande Faucheuse »).

Tchents Poghos avait été soldat dans l'armée turque. Les Anglais avaient tiré sur lui et l'avaient blessé. Il savait bien jouer du clairon. Il était capable de bien transmettre les nouvelles et il comprenait parfaitement le sens des sonneries des trompettes turques, si elles signifiaient quelque chose de bon ou de mauvais. Ce

---

<sup>3</sup> *Ibidem.*

trompette Poghos nous a dit : « *Allez de l'avant, mais si les balles turques vous atteignent, vous mourrez. Elles entrent comme une petite balle, mais font de grandes blessures, soyez prudents !* »<sup>4</sup>.

**Movses Panossian a parlé des vieilles armes peu nombreuses qu'ils avaient pour mener le combat, et avec lesquelles ils avaient cependant mis en fuite l'ennemi :** « Je n'avais qu'un fusil de chasse qu'on devait armer par le haut du canon. Il était difficile à manier. Je n'avais pas d'arme convenable pour combattre comme je l'entendais. C'est là que Mardjimag a été blessé. Je l'ai vu, j'ai eu peur et j'ai changé de place. Le gendre d'Agoup Blagh est resté là, une balle l'a frappé et il est mort sous mes yeux. Mon frère Davit, qui avait trente ans, est mort là aussi. Nous l'avons enterré avec les honneurs militaires. Nos jeunes gens de Hadji-Habibli étaient nombreux, comme ceux de Yorghoun Olouk. Les nôtres ont tiré sur le commandant turc et sur leur trompette. Les askiars turcs, voyant cela, ont pris la fuite. À la fin de la bataille, nous sommes descendus de la montagne et nous sommes allés voir leurs cadavres. Les soldats turcs avaient abandonné leurs troupeaux, leurs vivres et ils s'étaient enfuis »<sup>5</sup>.

J'ai vu des moutons turcs manger du blé répandu. J'ai pris un sac de blé qui restait, je l'ai mis sur mon dos pour le porter sur la montagne et le donner aux nôtres. Nous avons atteint Ghezeldjekh, mais ma famille se trouvait à Savalokh. J'ai marché, marché, et j'ai rejoint ma famille. Ma mère et ma sœur se sont réjouies en me voyant. Les Turcs avaient incorporé mon frère Hacob dans leur armée. Ils avaient tués tous les Arméniens sur la route qui les conduisait vers une vallée. C'est ainsi que mon frère Hacob avait été tué avant la bataille de la montagne...

**Movses Panossian s'est également rappelé comment de nombreuses femmes et même des enfants du Moussa-Dagh se sont fait remarquer à l'égal des combattants, par leur dévouement et leur héroïsme. Ces enfants étaient appelés « *garçons-téléphones* » :** ...Les Turcs nous ont attaqués quatre fois, mais chaque fois, nous leur

---

<sup>4</sup> *Ibidem*, T. 1397, p. 268--269.

<sup>5</sup> *Ibidem*, T. 1397, p. 269. .

avons donné une bonne leçon. Nos jeunes du Moussa-Dagh se battaient bien, les femmes et les jeunes filles aidaient en apportant de l'eau potable dans des cruches. Plusieurs femmes se battaient avec nous. L'une d'elles s'appelait Nachalian. Elle était très courageuse... Les enfants assuraient la liaison en transmettant les nouvelles d'un front à l'autre. Tous avaient à faire. Un jour, un Turc était monté pour nous piller, nos femmes l'ont attrapé et l'ont tué à coups de pierres. Bravo, nos femmes ! <sup>6</sup>.

**Movses Panossian s'est souvenu de leurs inquiétudes, de leurs réflexions au cours de la bataille et de leur entière confiance quant à la victoire :**

... Au-dessus de notre montagne, il y avait toujours un nuage blanc, une espèce de voile blanc, comme si Dieu l'y avait mis spécialement pour que l'ennemi ne nous voie pas, mais que nous le voyions d'en haut. Les Turcs essayaient de monter, mais celui qui y réussissait était tué : « *Allez, viens Mohammad, allez, viens Mohammad* », disions-nous et nous tirions. Les Turcs ne pouvaient pas tenir plus de deux heures, et ils s'enfuyaient...

Il pleuvait souvent sur la montagne, les gouttes de pluie semblaient percer notre peau. Une fois, alors qu'il pleuvait, nous nous sommes abrités sous un rocher. Le fils de Cheikh Panos était avec nous. Il avait un livre noir qu'il emportait partout avec lui. Nous lui avons dit : « *Ouvre ton livre, voyons ce qu'il dit, quel sera notre futur?* ». Le fils de Cheikh Panos a ouvert son livre et a formulé sa prédiction : « *Une échelle descendra du ciel et nous serons secourus* ». C'est ce qu'il a dit, mais nous ne l'avons pas cru, car nous nous battions jour et nuit depuis quarante jours et plus. Nous étions épuisés. Les vivres et les munitions manquaient aussi...

**Movses Panossian s'est rappelé aussi d'autres événements importants :** La mer Méditerranée se trouvait derrière nous. Nous allumions des feux la nuit, pour que si un navire passait par là, il les voit et s'approche. Dans la journée, le grand drap, sur

---

<sup>6</sup> *Ibidem.*

lequel le Révérend Andréassian avait fait dessiner une croix rouge, était étendu sur le flanc de la montagne... ».

Quelques jours plus tard, un navire est finalement apparu au large. Le fils de Kerekian était bon nageur, il s'est jeté dans la mer et s'est mis à nager vers le navire. Une boîte métallique était suspendue à son cou et contenait une lettre écrite en plusieurs langues. Du navire, on a regardé avec des longues-vues et on a observé que quelqu'un nageait en direction du navire. On l'a aidé à monter sur le navire. Movses Kerekian s'est agenouillé, il a fait le signe de croix pour montrer qu'il était chrétien, parce qu'il ne parlait pas français. Il a donné la lettre au capitaine. On l'a lue et on a compris qu'environ cinq mille Arméniens chrétiens sur la montagne du Moussa-Dagh n'attendaient plus que la Grâce de Dieu.

Le capitaine a demandé : *« Où êtes-vous, où est l'ennemi ? De combien de forces disposez-vous ? Résistez encore huit jours afin que j'aie demandé à mon gouvernement son autorisation pour, ou bien vous apporter des armes, ou bien venir vous sauver »*. Ils n'ont pas apporté d'armes, mais ils sont venus avec des navires de guerre, et ils nous ont sauvés. Comme l'avait dit le fils de Panos agha, ils ont fait descendre des échelles et nous sommes montés à bord des navires. Ce qu'il avait dit était toujours dans ma mémoire, je n'avais jamais perdu espoir et nous étions sauvés...<sup>7</sup>.

**Movses Panossian s'est aussi rappelé avec exactitude des événements historiques suivants :**

Lorsque les Turcs nous ont attaqués pour la dernière fois, les Français nous avaient déjà découverts. Cette fois, Fakhri pacha était venu avec une armée de quinze mille soldats turcs, mais nous étions déjà descendus au bord de la mer. L'arrivée de Fakhri pacha n'a été d'aucune utilité aux Turcs.

Les Anglais avaient une école près de la Ville de Lavchia. Nous y avons transporté nos blessés. Les navires français sont venus nous chercher. Pétros Demlakian et Khatcher Doumakian sont allés parler aux Français. Ils demandèrent

---

<sup>7</sup> *Ibidem.*

que les navires français bombardent la ville d'Antioche, mais le capitaine n'avait pas accepté, en disant : « *Pour sauver un seul soldat, je suis prêt à dépenser mille balles, mais je n'en tirerai aucune sur une ville* ».

À ce moment, notre commandant Yessaï Yaghoubian a ordonné de se dépêcher, car les Turcs nous entouraient de trois côtés. En quittant Damladjek, nous y avons tout laissé: matelas, couvertures, casseroles, poêles à frire... ceux qui avaient des coqs, des poules, des chèvres ou des vaches, les avaient tués pour qu'ils ne restent pas à l'ennemi. J'avais un troupeau de chèvres. Je n'ai pas pu les abattre, mais on leur a tiré dessus depuis le navire, afin de ne rien laisser à l'ennemi...

Nous étions déjà à bord du navire. La fumée montait de la cheminée. Pétros Demlakian nous indiquait comment tout allait se passer. Les balles turques frappaient déjà les mats du navire... Des sacs pleins de sable étaient entassés comme des murailles pour que les balles ne nous touchent pas. Les balles turques venaient s'y enfoncer. Aucune ne nous touchait... Le navire s'est éloigné du rivage pour être hors de portée des balles turques. Il a jeté l'ancre au large. Le capitane français nous a demandé d'où venaient ces balles. Nous avons montré les positions qu'il fallait bombarder. Le canon qui se trouvait sur le navire s'est mis à tirer sur les baraques militaires de Lavchia et les obus ont éclaté à l'intérieur... Plus aucun bruit n'a été entendu du côté des Turcs. À ce moment, si les Français nous avaient donné des armes et la permission d'attaquer les Turcs, nous les aurions écrasés...

**Movses Panossian** s'est également souvenu de la vie des gens du **Moussa-Dagh à Port-Saïd** : Femmes, enfants ... tous sont montés à bord du navire. Le navire a pris la mer. Après de nombreuses heures de navigation, les Français se sont rendus maîtres d'un navire allemand. Nous avons été embarqués sur ce navire allemand qui nous a emportés à Port-Saïd... Nous avons débarqué sur la terre d'Égypte. Le sable jaune du désert nous brûlait les pieds comme du feu. Nous avons vu des rangs de tentes en toile qu'on avait préparées pour nous, avec à l'intérieur, des lits et de la literie... À cette époque, Poghos Noubar Pacha était parmi les notables d'Égypte. Que Dieu ait son âme ! Il nous a beaucoup aidés, comme il a aidé aussi les orphelins

arméniens de Deir ez-Zor. Là, sur le sable du désert, nos enfants apprenaient à écrire avec l'alphabet arménien, jusqu'à ce que l'école Sisvan soit ouverte sous une tente, avec un hôpital à côté... Des commandants anglais sont venus là et ils commencèrent à nous entraîner en disant « *one, two, right, two* »... et nous marchions. L'officier anglais qui commandait nous a dit : « *Quittez les Français et venez avec nous* ». Nous avons répondu : « *Ce sont les Français qui nous ont sauvés. Nous resterons de leur côté* ». Mleh est venu nous trouver là-bas. Plus tard, nous nous sommes inscrits dans l'armée française et nous avons formé la Légion Arménienne. D'autres Arméniens volontaires sont venus nous rejoindre de toutes parts, de Kharberd, de Sébaste, d'Arabkir, de Housseinik, et de toute la Cilicie. On nous a envoyés sur le front de Nablus. Nous avons combattu et nous avons gagné...

Les Anglais ont dit à nos Chefs : « *Vous êtes plus riches que notre roi, puisque vous avez de tels hommes courageux et vaillants...* »<sup>8</sup>.

On nous a donné de l'argent en récompense de notre victoire à la bataille d'Arara.

**Movses Panossian a également parlé de la vie future des habitants du Moussa-Dagh :**

« ... En 1919, on nous a permis de retourner dans notre pays. Et nous, nous sommes partis pour le Moussa-Dagh. Nous avons vu que nos maisons étaient brûlées, ruinées, démolies... Nous avons commencé à reconstruire, à remettre en état, à planter des vignes, des arbres et des vergers et à faire pousser des légumes. Enfin, nous avons construit sur le Moussa-Dagh un monument ayant la forme du navire qui nous avait sauvés, surmonté d'une croix... Nous avons vécu tranquilles jusqu'en 1939, lorsque les Français et les Anglais ont oublié les belles promesses faites aux Arméniens, et qu'ils ont fait présent aux Turcs du Sandjak d'Alexandrette, et du Moussa-Dagh avec. Que devons-nous faire ? Pouvons-nous vivre avec les Turcs ? Nous avons tout ramassé et nous nous sommes mis en route vers la plaine de Passit, sur la côte de Syrie. Cette nuit, une forte pluie est tombée, une pluie telle qu'elle a

---

<sup>8</sup> *Ibidem*, T. 1397, p. 270.

trempé absolument tout... Nos gens ne savaient où se sauver, il n'y avait même pas d'arbres pour s'abriter. Toute la nuit, nous avons dansé sous la pluie pour nous réchauffer. Au matin, beaucoup étaient malades et moururent peu après. Ensuite, on nous a emmenés à Ayndjar. Là, il n'y avait qu'une plaine déserte, nous avons commencé à construire de nouvelles maisons, nous avons canalisé l'eau. En quelques années, nous avons transformé Ayndjar en paradis. Des oranges, des citrons, tout ce que vous pouvez imaginer, y poussait... »<sup>9</sup>.

À la fin de son témoignage, **Movses Panossian**, a raconté aussi sa nouvelle vie en Arménie : ... En 1946, une nouvelle est arrivée d'Arménie, disant que ceux qui le voulaient pouvaient venir s'établir en Arménie. Devenons plus nombreux ! Rassemblons-nous pour reprendre nos terres aux Turcs ! Nous avons tout abandonné... maisons, vergers... et nous sommes partis pour l'Arménie<sup>10</sup>.

**Movses Panossian** commença à travailler à Yerevan, dans le quartier de Nor Malatia :

Dans le quartier de Malatia, il n'y avait pas beaucoup de maisons à cette époque. Ma femme, Iskouhi, mes cinq enfants, mes deux filles et moi, avons commencé à construire une maison de deux étages, en pierre... Je travaillais dans le kolkhoze (ferme collective) tout proche de chez nous. Mes fils étaient des maçons. Ils travaillent sur tous les grands bâtiments de Yerevan, tels que le Maternadaran, Tseka, les bâtiments du Square, le Palais des Sports, et beaucoup d'autres constructions. Quand le Palais des Sports a brûlé (et nous l'avons vu de chez nous), mon fils Smbat a pleuré comme un enfant : après tout, il y avait mis toute sa compétence et toute son énergie... Maintenant nous habitons tous ensemble dans une cour. Chacun de mes fils et sa famille a sa propre maison. Grâce à Dieu, je suis heureux avec mes petits-enfants et mes arrière-petits-enfants ! Regardez, j'ai aussi un jardin. Ma femme aussi est active. Elle plante et

---

<sup>9</sup> Verjiné Svazlian, *Cilicie...*, T. 1397, p.170.

<sup>10</sup> Verjiné Svazlian, *Cilicie...*, T. 1397, p.270



arrose. De mon côté, j'enlève les pierres qui sont dans ma parcelle, sur le côté de la rue. Voyez, j'ai semé de l'herbe ici : C'est dommage de laisser la terre inutilisée... J'ai presque 105 ans. Je suis encore en bonne santé. Tous les ans, j'attends avec impatience le « *jour de la harrissa* », en septembre, pour que tous ceux du Moussa Dagh et leurs enfants viennent au nouveau monument, fassent mijoter la harrissa tout au long de la nuit et la distribuent à tous ceux qui seront présent, afin que toute personne qui la mange sache que nous avons combattu pour notre liberté, unis comme les grains de blé dans un plat de harrissa.

**2(20).**

**TÉMOIGNAGE DE YEGHISSABET KALACHIAN  
(NÉE EN 1888 AU VILLAGE DE HADJI-HABIBLI DU  
MOUSSA-DAGH)**

... En 1915, alors que nous étions dans le désert d'Arabie, nous vivions comme des animaux : ni vêtements, ni qualité de vie, ni toilette, ni boisson... Même lorsqu'il nous fallait satisfaire nos besoins naturels, un gendarme nous surveillait, sans prendre en considération la pudeur des femmes et des jeunes filles...

Nourriture ? Quelle nourriture ? Nous ramassions de l'herbe, nous broutions comme du bétail. Si on avait un peu de sel, on le mettait sur l'herbe, cela devenait meilleur. Parfois de loin, on voyait des Arabes (des Bédouins) qui avaient beaucoup de moutons, mais n'avaient pas de maisons, ils vivaient sous des tentes. Ces Arabes chrétiens avaient pitié de nous, ils nous donnaient un peu de pilaf que nous mangions avidement avec nos mains... Depuis ce temps, la vie est devenue douce...

Mes trois petits enfants sont morts sur les routes de l'exil. C'est pourquoi je suis absolument seule à mon âge...

### 3 (21).

#### **TÉMOIGNAGE DE MOVSES BALABANIAN (NÉ EN 1891 AU VILLAGE DE HADJI-HABIBLI SUR LE MOUSSA-DAGH)**

J'étais un agriculteur. J'avais des champs de blé, des vignes et des figuiers. J'élevais aussi des vers à soie. J'avais quatre fils et nous vivions en paix avec ma femme, lorsque le 13 juillet 1915, le gouvernement turc a donné aux Arméniens l'ordre d'émigrer dans les sept jours. Depuis 1914, les Turcs participaient à la guerre. Ils avaient commencé à harceler et à déporter les Arméniens. Les membres du Parti Hentchakian et notre village de Kheder-Bek étaient allés à Zeytoun avec Monsieur Aghassi Toursargsian, pour combattre les Turcs. C'est pour cela que lorsque la bataille du Moussa-Dagh a commencé, Monsieur Aghassi a dit : « *Ce sont là les graines que j'ai semées* ». Finalement, notre tour est arrivé. Ceux qui avaient des membres de leur famille dans l'armée turque ne devaient être déportés. Mais plus tard, eux aussi ont été déportés.

Nos sept villages du Moussa-Dagh ont tenu conseil et ils ont décidé de résister. Ils ont prêté serment : « *C'est là que je suis né et c'est là que je mourrai, je n'obéirai pas comme un esclave à l'ordre de l'ennemi. Je mourrai ici, le fusil à la main, mais je ne deviendrai pas émigrant* ».

Le chef du village de Yoghun-Oluk, était le prêtre, Père Abraham Galstian. Les gens ont commencé à grimper sur la montagne. Nous avons décidé de ne pas abandonner même un poulet au village. Nous étions à peine montés à mi-chemin qu'environ deux mille soldats turcs sont arrivés. Nous n'avions que trois cents fusils de chasse, alors que les Turcs étaient bien mieux armés. Nous avons commencé à combattre. Les Turcs croyaient qu'au pied de la montagne, il y avait des soldats français qui nous soutenaient, tant nos hommes étaient vaillants et attaquaient de tous côtés. Une partie de ces deux mille soldats turcs a été tuée, les autres ont pris la fuite. Quatre ou cinq jours plus tard, une armée de dix mille soldats est venue. Ils sont restés

une nuit sur l'esplanade de Tataralang. Ce lieu avait été un port du temps des Séleucides. Ce port séleucide avait été une ville prospère avant l'attaque des Tatars qui avaient massacré toute la population. C'est pourquoi le lieu avait été nommé « *Tataralang* » : c'est un mot turc qui signifie « *les Tatars sont passés par là* ».

Le lendemain, la bataille a commencé, mais quand le soleil s'est couché, ces dix mille soldats aussi ont pris la fuite. Du soir jusqu'au lendemain matin, nous les chassions des bois. Certains ont pris la fuite, la plupart sont morts. Quelques jours plus tard, nous avons reçu une lettre de Lavshia (petite ville turque) qui disait : « *Quinze mille soldats turcs, venant de Dourze Dagh vont vous attaquer* ». La lettre qui avait été écrite par le préfet de Lavshia continuait ainsi : « *Que vos combattants se rendent, afin de sauver leurs enfants. Ces nouveaux soldats n'ont ni conscience, ni Dieu, ni Christ et aucune religion* ».

Nous avons décidé de ne pas répondre. Quand ils viendraient, nous leur réglerions leur compte.

Les Turcs sont arrivés par les bosquets, mais tous ceux qui s'approchaient étaient tués. Nous les appelions « *Yalla, ya, Mohammad, Yalla, ya, Mohammad* » « *Allez viens, Mohammad, allez viens, Mohammad* » et nous tirions. Les Turcs n'ont pas tenu plus de deux heures, ils ont pris la fuite.

Un jour, comme nous le faisons chaque jour, nous avons allumé un feu la nuit, pour que les navires passant au large puissent nous apercevoir. Tigrane Andréassian avait écrit en français de grosses lettres « *Sauvez-nous* ». Sur un grand drap blanc, on avait cousu une croix rouge, était étendu sur le flanc de la montagne... ». Au loin, un navire est apparu. Du navire, un marin avait vu notre drapeau. Il l'avait dit au capitaine, mais le capitaine ne l'avait pas cru. Mais après, il avait pris une longue-vue, il avait lu l'inscription et il avait dit : « *Ce sont des Arméniens* ».

Alors, Movses Kerekian, un paysan de notre village de Hadji-Habibli s'est déshabillé et s'est jeté dans la mer. Il était bon nageur. Une boîte métallique était suspendue à son cou et contenait une lettre écrite en français. Il a nagé vers le navire qui s'appelait « *Guichen* ». Du navire, on l'a vu et on a mis à l'eau un canot avec une

dizaine de soldats pour aller à sa rencontre et pour l'amener sur le navire. Dès qu'il a vu les marins, Kerekian a fait le signe de croix pour montrer qu'il était chrétien. On l'a emmené voir le capitaine qui a lu la lettre écrite en français, contenue dans la boîte métallique.

Un officier arménien, nommé Tirane Tékeyan, se trouvait également sur le navire. C'est lui a demandé en arménien : « *Où êtes-vous ? De quelles forces dispose l'ennemi ? Quelles sont vos propres forces ? ... Résistez tant que vous pourrez...* »

Le capitaine a dit : « *Je ne peux rien faire car je n'ai pas d'armes superflues que je pourrais vous donner, et je ne peux pas débarquer mes soldats pour vous aider. Mon amiral est à Port-Saïd. Je vais lui envoyer un télégramme et je ferai tout ce qu'il me commandera* ».

Ensuite, il a reçu une réponse de l'Amiral : « *Nous ne pouvons pas ouvrir un front ici, nos hommes sont trop peu nombreux. Mais dans huit jours nous pourrons les transporter à Port-Saïd* ».

Huit jours plus tard, ils sont venus nous chercher. Le 14 septembre nous avons quitté la montagne. Nous avons tout laissé sur la montagne. Seules nos âmes ont été sauvées.

À Port-Saïd, nous vivions sur le sable, sous des tentes. Chaque groupe de vingt-cinq tentes formait un quartier avec un chef. Quand nous y sommes allés, il n'y avait rien, même le pain était apporté de l'extérieur. Nous nous sommes ensuite organisés et les artisans ont commencé à travailler.

Nous sommes restés quatre ans à Port-Saïd, jusqu'en 1919. Puis nous sommes revenus au Moussa-Dagh. Les Français l'avaient occupé et ils avaient réussi à éduquer ces Turcs sauvages... Le gouvernement français avait imposé une discipline telle que finalement les moutons et les loups broutaient ensemble. Si une femme ou une jeune fille sortait la nuit, personne n'aurait touché à un seul de ses cheveux. Notre peuple n'a jamais vu une telle paix sous aucun autre gouvernement. Les Français sont entrés au sandjak en 1919 et ils en sont sortis en 1939, mais ils ne nous ont pas oubliés. Ils

ont acheté une terre pour vingt-et-une pièces d'or libanaises et nous ont installés à Ayndjar. En arabe, Ayndjar signifie « *Œil de cruche* ».

À Ayndjar, il n'y avait qu'une plaine déserte et sans eau. Nous l'avons transformée par notre travail et notre esprit créatif. Nous avons planté, nous avons fait pousser, nous avons commencé à construire des maisons et nous avons mis en place une organisation. En 1946, nous avons tout laissé et nous sommes partis pour l'Arménie, mais un certain nombre de gens du Moussa-Dagh sont restés à Ayndjar. Les gens du Moussa-Dagh sont dispersés dans le monde entier : en Amérique, en France, en Égypte, à Bagdad, en Palestine, en Turquie, et quelques familles sont restées au Moussa-Dagh.

---

---

#### 4 (22).

### TÉMOIGNAGE DE HOVHANNES IPRÉDJIAN (NÉ EN 1896 AU MOUSSA-DAGH)

En 1908, la Constitution de l'Empire ottoman a été rétablie : proclamation de la « *Hurriyet* » (la Liberté...) et, en 1911, le gouvernement turc a enrôlé les Arméniens. Sept à huit personnes appartenant à notre village sont partis faire leur service militaire. Mon frère était parmi eux. Les membres du Parti Dachnaktsoutsun ont dit à Andranik : « *Va te mettre d'accord avec les Turcs. À présent, c'est Enver qui est au pouvoir, les temps ont changé* ». Andranik a répondu : « *Je n'irai pas, leurs mains sont couvertes de sang* ».

Ensuite, en 1914, la mobilisation générale (*séferbélik*) est commencée. Ceux qui sont tombés entre leurs mains ont été enrôlés, ceux qui l'ont pu se sont échappés. Des officiers turcs sont venus et ils ont enregistré tout notre bétail : chevaux, vaches, moutons, de façon à pouvoir les rassembler et les emmener dès qu'ils en auraient besoin.

Le vendredi suivant, le chef du village est venu avec une lettre et il a dit : « *N'ouvrez pas cette lettre avant mon retour. Je reviendrai vendredi prochain* ».

Il est parti. Une semaine est passée. Il est revenu le vendredi, il a ouvert la lettre et il a dit : « *Nous vous donnons huit jours pour vendre et acheter tout ce que vous pouvez. Nous allons vous exiler* ».

Nous avons réuni un conseil et nous avons décidé de partir pour la montagne. De Bitias et de Kheder-bek, nous avons emmené nos animaux, chiens, vaches, ânes, et nous les avons fait grimper sur la montagne, car les gens savaient que le gouvernement à la main longue. Nous avons emporté tout ce que nous avions : casseroles, poêles à frire, vivres, armes. Nous avons même emporté des meules, car il nous fallait moudre le blé pour faire du pain avec de la farine. Nous le faisons cuire sur de minces plats. Quand le sel manquait, nous apportions de l'eau de mer, nous la faisons bouillir, l'eau s'évaporait, le sel restait au fond. Le sel nous était nécessaire aussi pour le bétail qui était nombreux. Nous avons coupé des arbres et nous avons construit des maisons avec des toits en pente pour y vivre. Nous avons sept lits avec literies. Nos emplacements étaient à Damladjek (Eau ruisselante, dans le dialecte du Moussa-Dagh). (C'est là qu'en 1921 nous avons érigé le monument célébrant notre victoire, et avons creusé un bassin. Le général français est venu y déposer une couronne de fleurs), à Sovolek (Eau fraîche), à Ghezeldjekh (Eau rouge). Nous nous sommes installés dans le voisinage des sources. L'ennemi a commencé à nous attaquer de trois côtés : de Chakhourden, de Kheder-bek et enfin de Bitias, du côté de Gyarmer Lidayn (Terre rouge). Nous leur faisons face, avec la mer derrière nous...

Le premier à tirer a été Movses Abrahamian. Nous l'appelions « *Hatar* ». Nos hommes avaient des fusils de chasse, certains avaient des fusils belges ou grecs. Les soldats turcs n'ont pas pu tenir sur leurs positions et ils se sont enfuis. Nous avons descendu la montagne pour récupérer leurs armes et nous avons rejoint nos emplacements sur la montagne.

La deuxième fois, deux à trois cents soldats turcs sont venus. Tous les quinze jours, ils commençaient une nouvelle attaque contre nous. Cela se passait toujours le dimanche matin, lorsque nous assistions à la Saint Messe.

Nos combattants étaient huit cents au maximum. Le reste était composé d'enfants, de femmes et de vieilles personnes. Nous avions notre Etat-Major. Moi, j'avais un vieux pistolet à double canon. Il fallait que je le charge en poudre et en balles. C'était vraiment un modèle très ancien.

Nous avions une vallée qu'on nommait Deghdzadzor (Vallée des pêches). C'était une vallée très profonde et abrupte. Les Turcs essayaient de monter par là. Nous étions un petit groupe de quatre personnes : Karapet qui avait un Mauser turc, Sédrak Urfalian, le mari de ma cousine et moi. Nous sommes allés vers l'est de la vallée de Sindjar, du côté des baraques de la garnison. Là, nous nous sommes battus du matin jusque vers cinq ou six heures du soir. Le mari de ma cousine, Hovhannes Koujanian, qu'on appelait « Fouad », a tué à lui tout seul quatorze Turcs. Mon frère est venu nous dire : « *Ne bougez pas de votre emplacement* ».

À cinq heures, je me suis levé pour aller vers les baraques de la garnison. Des hommes m'ont demandé : « *D'où viens-tu ?* ». J'ai dit : « *De la vallée de Sandjar* ».

Ces hommes se sont mis à tirer. Les balles arrivaient de tous côtés et frappaient les arbres, mais pas nous. C'était sans doute la volonté de Dieu, un vrai miracle.

Les Turcs ont ordonné d'incendier notre montagne, mais elle n'a pas brûlé, sauf une petite partie. Encore un miracle. Plus tard, les Turcs nous ont dit que lorsque la bataille a commencé, un nuage blanc était venu et il dissimulait notre montagne. Eux ne nous voyaient pas, mais nous, nous les voyions d'en haut, à travers les arbres. Cela aussi, c'était un miracle du ciel... La nuit, nous descendions de la montagne, nous récoltions les fruits des vergers pour les emporter sur la montagne et les manger. Un jour, mon père, notre voisin Moussa et moi, nous sommes descendus de la montagne. Les soldats turcs sont venus se mettre juste au-dessus de nos têtes, mais ils ne nous ont pas vus, ils sont partis. N'était-ce pas un miracle ?...

Une autre nuit, nous avons allumé un feu et nous étions tous assis autour. Mon père s'est levé soudainement, il a rajusté sa ceinture, une balle en est tombée dans le feu et elle a explosé. Il y avait beaucoup de monde autour du feu, personne n'a été blessé. N'était-ce pas un miracle ? Dieu était avec nous...

Nos vivres et nos réserves s'amenuisaient peu à peu. Face à la mer, nous avons étendu des draps blancs sur lesquels était cousue une croix rouge, et nous avons allumé un feu à côté pour que les navires qui passaient au large de la mer Méditerranée puissent nous voir. Après une attente de plusieurs jours, un navire français s'est approché et il nous a secourus. C'était aussi un miracle accompli par Dieu !

Lorsque le bateau s'est approché, nous avons assuré la défense des deux côtés de la montagne pour que les gens descendent en toute sécurité et embarquent sur le bateau. Au dernier moment, Habet Vanian et Hovhannes Lidjan ont été blessés. Nous les avons évacués sur le bateau, mais ils sont morts en mer. Il nous a fallu les jeter à la mer. Telle était la coutume (à cette époque les personnes mortes en mer étaient immergées).

Nous avons recueilli de la terre sur les tombes de nos martyrs, et l'avons mise dans des boîtes séparées que nous avons emportées avec nous à Port-Saïd. Nous les avons ensuite rapportées au Moussa-Dagh, puis emportées à Ayndjar, et enfin en Arménie.

Tout est resté sur la montagne, notre bétail est resté entièrement aux mains des Turcs. Quant à la literie et le reste, nous avons tout brûlé, car les Français ont dit qu'ils ne sauveraient que nos vies.

Lorsque nous sommes arrivés à Port-Saïd, nous avons adressé à la France une demande disant que nous voulions nous battre contre les Turcs à condition que notre Cilicie nous soit rendue.

Les Français ont accepté.



Un jour, des médecins français et anglais sont venus pour nous examiner. Ils ont enrôlé les hommes en bonne santé comme soldats et ceux qui étaient trop âgés comme gardes.

Nous, les jeunes, étions les six cents soldats qui avons formé la base de la Légion Arménienne. Après, la nouvelle s'est répandue et les Arméniens sont venus de toutes parts. Notre nombre a atteint douze mille Arméniens. On nous a emmenés à Chypre pour nous entraîner.

Un jour, à Chypre, alors que nous étions à Monarka (là, où les légionnaires arméniens s'entraînaient), des ordres sont venus. Ils disaient : « *Préparez-vous, nous allons nous battre contre les Turcs* ». Nous nous sommes rassemblés sur le port. Un bateau est venu et nous nous sommes embarqués. Nous avons quitté Chypre et pris la mer. Notre bateau était suivi d'un autre qui devait nous protéger contre les sous-marins. Nous avons débarqué à Beyrouth pour nous reposer. L'ordre est venu de partir pour Jérusalem et Nablous. Nous avons marché pendant huit heures. De temps en temps, nous faisons halte là, où il y avait de l'eau. Chacun de nous avait un fardeau de trente-cinq kilos sur les épaules : couverture, tente, cartouches et vivres. Là aussi, nous sommes restés quelque temps, puis un autre ordre est venu de partir pour Adana, en Cilicie. On nous a embarqués sur un bateau. Nous sommes arrivés à Alexandrette. On nous a séparés. La compagnie qui avait des mitrailleuses est restée à Diortiol, les autres se sont déplacés à Toprakkalé et à Djahan. On nous a emmenés à Adana et on nous a postés comme sentinelles. Adana avait été conquise avant la Cilicie. Chaque fois que nous trouvions un Arménien, nous le recrutions. Il y avait là cent quinze mille Arméniens. Pendant quatre ans, ceux de Zeytoun avaient défendu leurs montagnes. Ils avaient combattu les Turcs et en avaient tués. Ils avaient pris leurs armes et leur argent. À Diortiol, un soldat arménien avait traversé à la nage la rivière Gharakilissa. Les Turcs l'avaient battu. Les Arméniens ont alors brûlé le village turc. Pas un poulet ne fut laissé vivant entre Diortiol et Alexandrette...

De façon inattendue, les Français ont fait savoir à notre officier : « *Les Arméniens doivent rendre leurs armes* ».

Nous étions dix-huit, originaires du Moussa-Dagh, les autres venaient d'autres lieux. Comme un seul homme, nous avons dit : « *Si les Turcs nous attaquent, nous devons combattre avec nos armes. Nous ne les rendrons pas !* ».

Il y avait là un médecin de Kessab qui avait été fait prisonnier car il servait dans l'armée turque. Mais il y avait aussi des Arméniens qui, tout en servant dans l'armée turque, nous aidaient. Par exemple, au sommet du monastère catholique de Haïfa, il y avait un canon turc. Il avait été tourné dans la direction des Turcs, il les bombardait et les tuait. On a appris que le canonnier était un soldat arménien qui avait orienté le canon pour tirer et tuer ainsi un grand nombre de Turcs. Si on nous avait laissés faire, nous, les Arméniens, nous serions arrivés jusqu'ici, en Arménie. Nous aurions libéré tout notre territoire. Le 28 avril 1919, on nous a libérés. On nous a emmenés à Mersine. Des fenêtres du train, si nous voyions des Turcs, nous tirions sur eux. Il y avait un certain Tchakalian qui disait : « *Garçons, c'est honteux, c'est un péché, ces Turcs sont de pauvres paysans, de quoi sont-ils coupables pour que vous les tuiez ? Dès que nous serons partis, ils massacreront les Arméniens qui vivent ici...* »

Nous sommes allés à Mersine, nous avons rendu nos armes. J'avais enterré ma sœur aînée à Port-Saïd, ma mère et ma fille aînée au Liban, mon père et mon frère au Moussa-Dagh... Mes deux filles avec leurs familles et leurs petits-enfants, vingt-six personnes en tout, ont péri au cours du séisme de Léninakan (Gyumri) le 7 décembre 1988. Quarante minutes auparavant, j'avais pris le bus pour aller à Erevan. J'avais quatre-vingt-treize ans et je suis resté vivant, mais tous ces jeunes ont été mis en terre...

5 (23).

**TÉMOIGNAGE DE TONIK G. TONIKIAN**  
**(NÉ EN 1898 AU VILLAGE KABOUSSIÉ DU MOUSSA-DAGH)**

Le respect est la chose la plus importante du monde. L'honneur est la chose la plus importante au monde. Nous, les gens du Moussa-Dagh, nous aimons vivre nos vies avec respect et honneur.

Le massacre d'Adana a commencé en 1909. Les Turcs ont attaqué les maisons et les magasins des Arméniens, ils ont commencé à piller, à tuer, à égorger et à violer. Ce qu'ils ont fait dépasse toute imagination. Nous, les Arméniens de nos sept villages du Moussa-Dagh avons prudemment posté des sentinelles pendant la nuit.

Dans de nombreuses localités de Cilicie, les Turcs ont massacré et pillé. Les Arméniens qui tentaient de fuir se cachaient dans les églises. Les Turcs entraient et pillaient les maisons. Quand ils voyaient que des Arméniens étaient entrés dans leur église, ils l'attaquaient et massacraient les Arméniens. D'abord, ils tuaient les nourrissons sous les yeux des mères et des pères, puis ils tuaient les parents, les femmes et les hommes. Ils massacraient des familles entières. Le sang coulait à flots sur le seuil des maisons. J'étais dans notre village quand nous avons entendu parler de ces tragiques évènements. Jusqu'à maintenant, les Arabes et les Turcs se souviennent de ces massacres. Après cela, nous avons été plus prudents, car les Turcs pourraient nous attaquer aussi.

En 1915, lorsque l'ordre de l'exil est venu, nous avons tout laissé et nous sommes sortis de chez nous. Ils nous ont fait marcher à pied jusqu'à la ville d'Antioche. Ils ont séparé les hommes. Ils voulaient nous massacrer, nous jeter dans le fleuve pour être entraînés jusqu'à la mer, mais un ordre est venu. « *Ne les massacrez pas, chassez-les, envoyez-les dans des lieux éloignés !* ». Ils nous ont emmenés à pied. Nous étions cinq enfants, notre père était mort. J'étais l'aîné. Ma mère et moi, nous avons pris les plus petits sur nos épaules. Les soldats nous

fouettaient. Ils ont frappé ma mère en plein visage et il s'est gonflé aussitôt. Nous n'avions plus d'argent. Ils nous ont emmenés à pied jusqu'à Hama. Nous avons marché trois ou quatre jours. En route, bien des gens mourraient. Nous avons faim, il n'y avait pas d'eau, nous étions fatigués, nous n'avions plus de forces, mais il fallait continuer cette marche implacable.

Nous avons atteint le désert de Hama. Nous avons défait nos bagages et pris des dessus de lit pour en faire des tentes et nous y abriter. Le soleil était terriblement brûlant. Les gens ont commencé à tomber malades. Mes petites sœurs aussi sont mortes. L'une, vendredi, l'autre, samedi, la troisième, dimanche. Il n'y avait pas d'enterrement. Les cadavres étaient jetés pêle-mêle dans une grande fosse. Tout le monde avait faim, les malades attendaient leur mort. Les mouches pullulaient.

Soudain, les Turcs sont venus et se sont mis à hurler : « *Allez, levez-vous, marchez !* ». Plus personne n'était valide, mais nous nous sommes quand-même remis à marcher. Où que nous arrivions la nuit, nous nous couchions par terre à ciel ouvert pour y dormir. Le matin, beaucoup ne se réveillaient pas. Finalement, nous sommes arrivés à Damas. Nous y sommes restés huit à neuf jours. La nouvelle s'est répandue qu'on nous emmenait à Deir ez-Zor pour y être abattus. Un jour, quelques officiers sont venus à cheval pour nous dire : « *Levez-vous, il faut partir* ».

Ma mère pleurait en tenant dans ses bras mon frère malade âgé de deux ans. Elle n'avait plus de force pour le porter. Tout à coup, les Turcs ont dit : « *Que ceux qui sont de la famille de Guévork agha, se mettent sur le côté* ».

Guévork agha avait été très utile aux Turcs, il était l'oncle de ma mère et le chef de notre village. Nous sommes alors tombés dans le groupe des chanceux. L'autre groupe a été emmené à Deir ez-Zor, là où nous devons aller. Mais mon petit frère de deux ans était très malade et ma mère ne savait que faire. Un homme est venu nous dire : « *Partez, avec votre groupe, si cet enfant meurt, je l'enterrerai* ».

Nous avons été contraints d'abandonner là mon petit frère. Mes trois sœurs étaient déjà mortes. Ma mère et moi, nous sommes mis en route en pleurant. Nous n'avons jamais revu mon frère.

On nous a emmenés à un endroit où les habitants étaient chrétiens. Ils étaient tous des étrangers. Nous n'avions rien. Nous avions faim, nous avons commencé à mendier du pain d'une maison à l'autre. D'autres femmes arméniennes ont été amenées dans ce village de chrétiens. Les Turcs avaient massacré leurs maris et leurs enfants. Elles parlaient un dialecte arménien. Ces femmes arméniennes dansaient la main dans la main et chantaient pour gagner un peu d'argent, car elles avaient honte de mendier.

La guerre a fini par se terminer. La France, l'Angleterre et la Russie étaient d'un côté, les Turcs et l'Allemagne de l'autre. Les Arméniens avaient été massacrés pour la plupart. L'ordre est venu que chacun pouvait retourner dans son pays. Nous avons marché pour rentrer chez nous. Nous avons atteint nos villages. Nous avons vu qu'il n'y avait ni portes ni fenêtres dans nos maisons. Tout était détruit. Nous sommes entrés dans notre maison en ruine. Les Français occupaient déjà la Cilicie. Nous avons commencé à reconstruire notre maison, à cultiver nos terres. Peu à peu, notre situation s'est améliorée. Nous avons vécu vingt ans au Moussa-Dagh sous la protection des Français. Il n'y avait pas de Turcs dans nos villages. Les Français nous soutenaient. Les soldats français nous appelaient « *Deuxième Frère* ».

En 1939, les Français ont quitté le Moussa-Dagh. Nous avons choisi deux hommes de chaque village, pour aller à Antioche, chez le général Français, afin de lui demander son aide. C'était moi qui représentais notre village de Kaboussié. Nous avons demandé des armes pour nous défendre. « *Je ne vous donnerai aucune arme, restez tranquilles et vivez en paix avec les Turcs* ». Nous ne nous attendions pas à une réponse aussi froide. Ainsi, les Français avaient déjà oublié les souffrances des Arméniens ! Maintenant, ils allaient nous abandonner à nouveau aux mains des Turcs et quitter le Moussa-Dagh.

Nous avons dit : « *Sauvez-nous de la main des Turcs* ».

« *Où puis-je vous emmener, je ne peux pas vous emmener en France* ».

Nous lui avons dit : « *Emmenez-nous dans un autre pays chrétien, par exemple, au Liban* ».

Les Français nous ont emmenés en camions à Latakya et de là, en bateau à Beyrouth. Puis de Beyrouth, ils nous ont conduits à Ayndjar. Nous étions mille cinq cents familles. Les Français ont construit mille cinq cents maisons et nous avons travaillé avec eux. Chaque famille a reçu une petite maison. Cette terre appartenait à un riche Arabe. Ils l'ont achetée et l'ont partagée entre nous selon la taille des familles. C'était une terre très fertile. Nous avons commencé à semer, à faucher, à récolter. Mais nous n'avions le droit de cultiver cette terre que pendant sept ans. Nous y avons donc vécu pendant sept ans.

Sept ans plus tard, en 1946, une délégation est arrivée d'Arménie, pour nous emmener en Arménie. En entendant « *Arménie* », nos gens croyaient qu'ils allaient se retrouver dans un paradis ! Nos mères chantaient des berceuses :

« *Dors, dors, mon chéri,*

*Sois consacré à l'Arménie, mon chéri !* ».

C'est ainsi qu'on nous a élevés.

Les trois représentants de l'Arménie, sont venus me trouver. Moi, j'avais alors une bonne situation. J'avais un magasin, un restaurant. J'étais à l'aise. A Aynjar, les membres du parti Dachnaksoutsian ne voulaient pas aller en Arménie. Ils disaient : « *Lorsque l'Arménie sera à nous, alors nous y irons* ». Les Dachnaks m'ont convoqué à une réunion. Leur chef, Movses Ter-Galoustian m'a dit : « *Tonik, tu as démissionné du parti Dachnaksoutiun, tu veux aller en Arménie et tu sers d'exemple aux autres. Tu ferais mieux de changer d'avis et de rester ici avec nous. Nous t'aiderons, nous te donnerons tout ce dont tu auras besoin. Seulement, ne pars pas* ».

J'ai dit : « *Movses effendi, j'étais membre du parti, mais à présent, j'ai renoncé. Si je reste ici, je sais qu'on se débarrassera de moi, il vaut mieux que j'aille en Arménie* ».

Alors, je suis allé à Beyrouth, au bureau du rapatriement et j'ai dit : « *Je veux partir pour l'Arménie, qu'est-ce que je peux emporter avec moi ? Je peux emporter les marchandises de mon magasin ?* ». On m'a répondu « *Non, là-bas, tout est prêt d'avance pour vous* ».

« *Et que puis-je emporter qui ait de la valeur là-bas, pour que je fasse vivre ma famille ?* ».

On m'a dit : « *Emporte des silex pour faire des briquets, ils sont recherchés là-bas* ».

J'ai dit : « *Je ne suis pas ouvrier, je pourrai travailler comme un commerçant* ».

On m'a dit : « *Tu seras libre en Arménie, tu feras ce que tu voudras* ».

En fait, ils m'avaient trompé. J'ai acheté des silex. J'avais dans mon magasin de l'étoffe de laine bleue pour confectionner des costumes pour hommes. J'en ai pris de quoi faire vingt costumes. J'ai acheté aussi dix mille peignes dont j'ai rempli mes malles. J'ai fait confectionner quarante drapeaux avec marteau et faucille, et je les ai distribués à toutes les familles. Nous sommes allés au port. Nous nous sommes embarqués. Nous sommes arrivés à Batoumi. Sur le bateau, on a ordonné : « *Que ceux qui ont de la nourriture, la jette à la mer* ».

J'avais quelques kilos de halva (confiserie orientale) en boîtes. Je ne les ai jetées. On m'a dit : « *Donne-leur quelques bonbons et on te laissera passer* ». Je leur ai donné un ou deux kilos de bonbons, ils ont fait semblant de ne rien voir. Nos bagages devaient être vérifiés. C'est moi qui en avais le plus. Nous sommes restés quarante jours en quarantaine. On nous a laissés sortir pour nous envoyer en train à Erevan. Ils dirent « *Que chaque mère fasse attention à ses enfants* », « *Que chaque personne fasse attention à ses affaires* ». L'un de nous était un garde. Il s'était allongé devant la porte du train et il portait des bottes coûteuses. C'était

notre gendre Hacob. Il s'était endormi, la tête vers l'intérieur et les pieds vers l'extérieur. En route, le train montait très lentement une pente. Soudain, nous avons entendu la voix de Hacob : « *Ils m'ont retiré mes bottes* ». C'étaient les voleurs géorgiens.

Quand nous sommes arrivés à Batoumi, on m'a convoqué pour me demander : « *Où veux-tu vivre ?* ».

Je ne connaissais que le nom d'Etchmiadzine. Alors j'ai dit : « *Je voudrais aller à Etchmiadzine* ».

On m'a inscrit à Etchmiadzine. Mes proches aussi ont demandé Etchmiadzine, mais on ne les a pas inscrits si bien que nous n'étions pas ensemble. Nous sommes arrivés à Etchmiadzine. On a vu que j'avais beaucoup de bagages. Les gens ont dit : « *Toi, tu dois être riche, tu es sans doute un koulak. Pourquoi portes-tu un chapeau et non une casquette, pourquoi tiens-tu ce bracelet dans ta main ? Tu n'as pas une allure de travailleur* ».

On nous a donné une maison. Nous nous y sommes installés. Un jour, un homme nommé « *Camarade Iskandérian* » est venu. Je crois qu'il était le responsable du quartier. Nous lui avons offert du café. Il a dit : « *La première et la dernière fois que j'ai bu du café c'était à Berlin, après la victoire* ».

J'ai commencé à faire du commerce non officiel. J'ai vendu les silex pour faire des allume-cigarettes, j'ai gagné de l'argent.

Un jour, j'ai envoyé mon fils faire la queue pour acheter du pain. Je lui avais donné cinquante roubles en billets. La boulangère était une femme nommée Haïkouche. Mon fils lui avait donné un de ses billets. Elle a regardé le billet et a dit : « *Cet argent est faux* ».

Il y avait là un policier au milieu des clients. Il a emmené mon fils au bureau de police. Le soir, des miliciens sont venus me chercher pour m'emmener au bureau de police. J'y suis allé. J'étais un nouvel arrivant, et il y avait encore beaucoup de choses que je ne comprenais pas. J'ai vu un pistolet sur la table et mes cheveux se sont dressés sur ma tête.



Le policier m'a dit :

« *Camarade Tonik, va chercher ta machine. »*

« *Quelle machine ? »* ai-je demandé tout étonné.

« *Une machine de faux-monnaieur. »*

« *Je suis un homme illettré. Je ne parle pas bien l'arménien. Comment pourrai-je imprimer de faux billets.*

« *Va et apporte la, sinon tu ne resteras pas ici, a dit le policier. Puis, il m'a posé des questions. Il m'a fait raconter ma vie. Je lui ai dit que j'avais renoncé au Parti Dachnaksoutiun pour venir en Arménie.*

« *Ah, alors tu es un Dachnak ? »*

« *Non, j'y ai renoncé. J'ai été contre eux, j'ai quitté ce parti pour venir en Arménie. »*

On m'a laissé partir. Deux jours plus tard, ils sont de nouveau venus à minuit pour m'emmener au bureau de la milice. Ils m'ont dit :

« *Assieds-toi, petit père, tu n'es pas coupable, les faux-monnaieurs ont été arrêtés. Trois personnes ont été arrêtées, mais toi, tu es libre. As-tu encore de l'argent ? »*

« *J'ai cent billets de cinquante roubles ».*

« *D'où te vient tout cet argent ? »*

« *Quand j'étais à l'étranger, à Ayndjar, j'avais un magasin et un restaurant. J'ai apporté de là-bas des marchandises de mon magasin, C'est ce que j'ai vendu. On m'a pris ma marchandise et on m'a donné de faux billets. Comment pouvais-je le savoir ? »*

« *Petit père, mais pourquoi as-tu gardé tout cet argent. Ici, on n'est pas à l'étranger pour conserver de l'argent. Ici, quel que soit la somme d'argent que tu aies, tu dois la dépenser »*

« *J'ai amassé cet argent pour acheter une vache. »*

« *Quel métier faisais-tu là-bas ? »*

« *J'étais maire de village. »*

*« Tu as amené beaucoup de Dachnaks avec toi ? »*

*« Il n'y a pas de Dachnaks avec nous, mais il y en a qui ont renoncé au parti. »*

On m'a renvoyé chez moi, mais à minuit trois policiers et un officier sont venus. Nous nous sommes réveillés, nous sommes sortis du lit en vêtements de nuit.

*« Rassemble tes affaires. »*

Ils ont commencé à fouiller la maison. Ils cherchaient des armes.

*« As-tu un fusil ? »*

*« Je l'ai rendu là-bas aux Dachnaks. »*

Au cours de la nuit on a amené un camion et on nous y a mis dedans. Cette nuit, mon petit-fils dormait chez nous, on l'a pris lui aussi, sans rien dire à ses parents.

J'ai demandé :

*« Où allons-nous ? »*

*« Petit père, ce n'est pas loin. Où que tu ailles, c'est l'Union Soviétique. »*

J'avais emporté une boîte de savons et j'ai demandé qu'on nous la laisse. Ils ont pris cette boîte et en ont jeté le contenu dans le jardin. Au cours de cette nuit, nous avons vu beaucoup de camions. Un camion nous emmena. Où allons-nous ? Personne ne le savait. Nous sommes arrivés à la gare d'Etchmiadzine. Les wagons du train étaient pleins d'Arméniens. On nous a fait monter aussi. Où allait-on nous emmener, nous n'en savions rien. Ils fermèrent les portes des wagons et les scellèrent. C'étaient des wagons de marchandises. Nous étions à l'intérieur. Il n'y avait qu'un petit trou pour voir dehors. Nous avons compris qu'on nous avait pris pour nous massacrer. On a voyagé un jour, deux jours, trois jours, beaucoup de jours. Nous étions trois familles dans le wagon. Dans un coin, il y avait un trou. En l'entourant d'une couverture, nous l'utilisions pour satisfaire nos besoins naturels.

Nous avons voyagé vingt-trois jours et nous sommes arrivés dans la Région Soviétique de l'Altaï. Les wagons du train étaient pleins de milliers de gens de

toutes les nationalités. Mes parents, mes deux gendres avec leurs familles, mon cousin avec sa famille, nous étions tous ensemble. Un jeune homme est venu et il a dit : « *Je vais prendre ce groupe* ». Il nous a mis dans son camion et nous a emmenés à la deuxième ferme du deuxième sovkhoze. Nous y sommes restés un mois. Il n'y avait personne d'autre à côté de nous. Après la guerre, les hommes avaient disparu, il n'y avait plus que des femmes : présidente, comptable. On ne nous a même pas donné de maison. Nous ne connaissions pas leur langue.

« *Abajdi ! (Attends ! (en russe)* », disaient-elles.

Cette nuit, nous sommes restés là. Ma femme et ma mère pleuraient. J'ai vu qu'on avait amené un camion. On nous y a fait monter et on nous a emmenés. Nous nous sommes arrêtés devant une maison où on a débarqué ce que nous possédions. On a apporté des œufs à la coque, mais sans pain. Ces gens n'avaient pas de pain.

« *Kouchaï, khorocho budet* » (*Mange, c'est bon - en russe*).

Quant à nous, nous pleurons. Quelqu'un m'a pris par la main en disant : « *Pochli* » (*Allons, allons - en russe*).

J'ai eu peur en me demandant où ils allaient nous emmener. J'ai vu des gens en train d'attendre. Eux aussi étaient effrayés, pensant qu'on allait les tuer. On nous a emmenés dans une cour. Nous étions sept jeunes hommes. On nous bousculait, on nous poussait dans une salle souterraine. C'était une salle de bain où nous nous sommes lavés.

Puis, on nous a conduits pour nous donner du travail. On m'a demandé : « *Peux-tu travailler comme charpentier ?* »

J'ai dit : « Je me débrouillerai » et j'ai commencé à travailler.

Quand le temps est venu de semer du blé, on m'a emmené pour semer le blé. Pendant la récolte aussi, on m'a emmené faucher le blé. Je n'avais jamais tant travaillé de ma vie. J'ai commencé à pleurer. On nous a envoyé, moi et mon fils Gabriel, âgé de vingt-deux ans, pour faire brouter le bétail. Mon fils n'a pas pu y résister. Il a eu une attaque cardiaque et il est mort. Nous sommes restés là six

mois. J'ai envoyé quarante demandes de libération à Moscou. La réponse a toujours été négative.

Finalement, un jour notre « ordre de libération » est venu. J'ai égorgé un mouton, j'ai invité tout le monde. Ils ont bien mangé et bu, ils se sont amusés et ils nous ont souhaité « *Bon voyage* ».

Nous sommes revenus en Arménie. J'ai voulu écrire une demande pour savoir pourquoi on m'avait exilé après mon arrivée en Arménie. On m'a convoqué pour répondre à ma demande et on m'a dit : « *Petit père, tu n'as pas été exilé.* »

« *Comment ça, j'ai été exilé pendant sept ans.* »

On en a rejeté la faute sur Staline. On a dit : « *On te donnera de l'argent.* »

J'ai dit : « *Je ne demande pas de l'argent. En exil, mon fils est mort tout jeune, ma femme est tombée malade, ma bru a attrapé une maladie des poumons, mes yeux ne voient pas, mes oreilles n'entendent plus, notre santé est ruinée.* »

On m'a donné une pension. J'ai voulu construire une maison. On ne m'a pas donné de terrain à Mérélachén ou à Akhparachen. Là, il y avait beaucoup de rapatriés. Maintenant, ça s'appelle l'Agglomérations d'Ararat. Quelqu'un m'a dit : « *Donnez-leur un pot-de-vin, ils accepteront* ».

Mon fils a pris une caisse de beurre et l'a porté chez lui à la maison. Sa femme avait acheté ce beurre. On nous a donné un terrain ici, au quartier Shahoumian. J'ai construit une maison à deux étages. On est venu me dire qu'ils devaient démolir ma maison.

« *Je construis pour que vous démolissiez ?* » ai-je dit.

On m'a appelé du conseil municipal pour me dire :

« *Pourquoi as-tu construit deux étages ? Avec quel argent ?* »

« *J'ai vendu les bijoux de la femme que nous avons emmenés avec nous, vingt-quatre bracelets d'or* ».

« *Où sont les factures d'achat pour le ciment et les pierres ?* »

On m'a convoqué au Conseil municipal et on m'a dit : « *Vous avez été exilés en 1949 avec une famille de six personnes et vous avez été libéré en 1956. Vous avez été acquitté.* »

Mais mon cœur n'est pas brisé. Même si je suis pauvre à présent, je suis content. Je suis patriote aujourd'hui et je le serai demain. Je veux vivre en considérant que les autorités de mon pays sont bienveillantes et honnêtes.

**6 (24).**

**TÉMOIGNAGE D'ASSATOUR S. SOUPOUKIAN**

**(NÉ EN 1901 AU VILLAGE DE HADJI-HABIBLI DU MOUSSA-DAGH)**

En 1914, la Turquie a proclamé une mobilisation générale. Mon père, mon oncle et ses fils ont été appelés à servir dans l'armée, mais nous avons appris qu'ils avaient tous été assassinés dans le désert d'Ordou. On avait emmené mon père, mon oncle Movses et mon oncle Khacher dans le désert d'Ordou et on les avait abattus. Un de mes cousins l'avait vu de ses propres yeux. Il avait fait le mort, mais après, il avait pris la fuite et il était arrivé à pied au Moussa-Dagh. Cinq personnes de notre famille furent victimes de l'armée turque.

L'exil des Arméniens avait commencé à Zeytoun. Le Révérend Andréassian était sorti du groupe des exilés et il avait rejoint le Moussa-Dagh. Les nôtres ont fait une réunion générale, surtout avec les gens de Yoghoun Olouk et ils ont décidé de grimper sur la montagne. On a fait monter tout ce qu'on a pu : la volaille, le bétail, mais on a égorgé les ânes et les chiens car ils pouvaient faire du bruit et trahir nos positions.

La bataille a commencé. Des hauteurs du site d'Oumari, les nôtres se battaient contre les Turcs. Nos hommes se battaient de façon inouïe. Soudain, les Turcs sont venus avec un mollah. Nos hommes ont dit : « *Laissons le approcher, nous tirerons sur lui* ».

Le mollah a dit : « *Les armes des Arméniens ne peuvent rien contre les Turcs.* »

Les nôtres ont tiré avec des fusils de chasse. Le mollah est tombé raide mort. Les Turcs ont pris la fuite. Nous autres étions de petits garçons, on nous appelait « *garçons-téléphones* », car nous portions les messages parmi les combattants.

Plusieurs fois, les batailles ont été violentes. Yessaï Yaghoubian avait un peloton de réserve qui venait aider là où la bataille était sévère, Lui-même, il avait un petit fusil américain. Pétros Demlakian et Pétros Doudakian combattaient avec lui. Quant à Manouchak Nachalian, elle apportait des cruches d'eau aux combattants, ainsi que des nouvelles de la situation en divers lieux, afin que Yaghoubian puisse intervenir quand c'était nécessaire.

Nos gens manquaient de pain. Les armes et les cartouches aussi diminuaient. Face à la mer, nous avons étendu des draps de lit sur lesquels était inscrit le signe de la Croix Rouge. Quelques jours plus tard, le navire « Guichen » est arrivé. Ghelebouch Kérékian est allé à la nage leur porter une lettre pour qu'ils viennent nous apporter du secours. Le capitaine du navire avait dit : « *Je viendrai dans six jours* ».

Le cinquième jour, le navire est venu. On a embarqué d'abord les femmes et les enfants, puis les combattants. On nous a embarqués en ne nous laissant rien emporter. Ma mère m'avait donné une cuillère pour que je l'emporte, Un soldat français l'a jetée à la mer. J'ai voulu reprendre ma cuillère dans la mer, on m'en a empêché.

Pétros Doudakian et Marcos Snapien sont restés sur la montagne. Ils sont venus un mois plus tard à Port-Saïd. Port-Saïd est à côté du canal de Suez. On nous y a emmenés. Là, tout avait été préparé pour nous : des tentes, de la nourriture et des vêtements. Nos six villages ont été installés séparément par quartiers. On a ouvert une école et un hôpital. Nous n'avons eu aucune difficulté. Nous y sommes restés quatre ans, puis nous sommes revenus au Moussa-Dagh.

Tout était détruit et ruiné. Nous nous sommes mis à reconstruire nos maisons et à cultiver notre terre. Enfin, en 1939, nous avons été transférés à Ayndjar, et en 1947, nous sommes venus en Arménie.

7 (25).

**TÉMOIGNAGE DE PÉTROS S. SAFARIAN**

**(NÉ EN 1901 AU VILLAGE DE HADJI-HABIBLI DU MOUSSA-DAGH)**

On avait enrôlé mon père dans l'armée turque, mais il avait déserté. L'armée avait bloqué notre route et nous n'avions pas pu monter sur le Moussa-Dagh.

Nous étions vingt familles de notre village, qui furent envoyées en exil. Un gendarme turc a giflé mon père. Et alors, on nous a chassés comme un troupeau de moutons. Nous avons traversé la rivière d'Oronte, c'était la nuit, et nous avons été autorisés à prendre un repos. Une femme a accouché là. Le matin, nous nous sommes remis à marcher. Nous avons dépassé la ville d'Antioche. Elle a été construite en l'an 300 avant Jésus-Christ. À la sortie d'Antioche, on a enlevé ma sœur et on nous a pillés. Nous sommes arrivés à Hama, sous un soleil écrasant et nous nous sommes installés sur des pierres brûlantes. On nous a dit qu'il fallait que nous restions là. Les gens ont fait des tentes avec les draps pour s'abriter. Le soleil brûlait. Les gens étaient affamés, assoiffés, fatigués, malades, dans un état lamentable. Un homme criait : « Un morceau de pain ! ». Les Turcs l'ont attrapé et l'ont jeté vivant dans une fosse.

Mon père nous a emmenés en ville. Il a loué une maison pour que nous y vivions. Mais là, un crieur est venu : « *Tous ceux qui abritent des Arméniens seront aussi exilés* ». Alors, ils ont amené des chameaux et cette fois, on nous a emmenés à Homs. Beaucoup de membres de notre famille sont morts.

D'Istanbul, Talaat avait ordonné à Djémal, qui était alors le préfet de Damas, de ne laisser aucun chien vivant dans les rues, c'est-à-dire d'exterminer les Arméniens. Mais Djémal était une personne habile : il a tué les chiens des rues et il a dit aux Arméniens : « *Changez vos noms, comme si vous étiez des Turcs* ». C'est ainsi que nous avons été sauvés, mon nom était Abraham, je suis devenu Ibrahim, ma mère est devenue Fatima, ma sœur Aïcha.

### 8 (26).

#### **TÉMOIGNAGE D'ISKOUHI KOCHKARIAN (NÉE EN 1902 AU MOUSSA-DAGH)**

Lorsque le crieur est venu dans notre village de Yoghoun-Olouk et qu'il a annoncé que nous serions déportés, j'étais allée chercher de l'eau à la fontaine. Je suis revenue à la maison en pleurant et j'ai vu que tout le monde était paniqué.

Les casseroles étaient pleines de repas déjà cuits, mais nous avons tout laissé et nous sommes montés sur la montagne.

Sur la montagne, les hommes se sont longtemps battus. Les balles sifflaient au-dessus de nos têtes de tous côtés, mais nous sommes restés vivants.

Un jour, un des habitants montra aux Turcs nos positions. Nos hommes lui ont coupé la langue et les oreilles avec une hache. Ils lui ont lancé des pierres jusqu'à former un tas qui est peut-être toujours visible sur la montagne. Ils ont bien fait. Pourquoi devait-il montrer aux ennemis le chemin qui les auraient conduit jusqu'à nous ? Déjà, les Turcs avaient pris une vingtaine d'Arméniens et ils avaient convertis leurs enfants. Des milliers de Turcs nous ont attaqués, mais nous avons résisté et nous ne nous sommes pas rendus. Nous avons fait un drapeau avec des draps blancs et nous avons allumé un feu à côté. Nous avons déjà décidé de nous jeter à la mer, depuis les rochers et les falaises.



Mon frère a commencé à pleurer : « *Maman, n'y allons pas, on nous jettera à la mer.* »

Huit jours plus tard, des bateaux français sont venus et se sont alignés en face de nous. Les Français sont venus avec des petites embarcations pour nous emmener sur les grands bateaux. Nous avons tout laissé sur la montagne. Nous avons seulement sauvé nos vies. Mon père, Haïrapet Pilossian surveillait les chemins. Nous sommes descendus sur la côte... Yessaïe Yaghoubian, qui était notre parrain (chef), s'est embarqué le dernier. Quand tout le monde était à bord, le capitaine a regardé avec ses jumelles et vu que les Turcs étaient déjà entré dans notre village de Yoghoun-Olouk. C'est ainsi que nous sommes partis pour Port-Saïd. Quatre années plus tard, nous sommes revenus au Moussa-Dagh.

En 1939, les Turcs revinrent et cette fois, nous sommes partis pour Ayndjar.

En 1946, nous sommes allés en Arménie pour être enfin débarrassés des Turcs. Nous étions installés à Massis.

9 (27).

#### **TÉMOIGNAGE DE GRIGOR GUZALIAN**

**(NÉ EN 1903 AU VILLAGE DE KABOUSSIÉ DU MOUSSA-DAGH)**

Il y avait une grande agitation dans le village. Tout le monde allait et venait dans tous les sens. Nous étions toujours en guerre. J'avais déjà douze ans et je comprenais assez de choses sur ce qui se passait autour de moi. Souvent, des représentants du gouvernement venaient au village pour l'enrôlement des recrues, mais aussi pour noter l'état de notre bétail et de nos récoltes. Dans le courant de l'automne 1914, à la proclamation de la mobilisation générale, on a appelé sous les drapeaux tous les hommes de dix-huit à quarante-cinq ans, sauf les prêtres et les diacres. Les gens étaient fort préoccupés. Ceux qui ne voulaient pas être enrôlés payaient une taxe de quarante à cinquante pièces d'or, mais quelques mois plus

tard, on revenait pour le recrutement et il fallait payer à nouveau la même taxe. Avec de tels procédés, seuls quelques hommes sont restés au village.

Nous avions un maître d'école, Monsieur Aroyan qui venait presque chaque jour chez mon père qui était le prêtre. Monsieur Aroyan nous apportait des nouvelles lues dans les journaux, de divers lieux et conversait longuement sur différents sujets. Les anciens du village se réunissaient aussi souvent chez nous. Et jusqu'à tard dans la nuit, ils discutaient des questions locales et internationales les plus diverses. Moi, dans mon coin, j'écoutais tout.

Nous étions au mois de mai 1915. Monsieur Aroyan est venu chez nous comme d'habitude, mais beaucoup plus préoccupé que d'habitude. À ce moment, mon père était occupé à tresser une corbeille. Voyant cela, Monsieur Aroyan a dit : *« Mon Père, vous commencez à tresser une corbeille en fer, mais nous n'en aurons pas besoin, pas plus que de corbeilles en osier. »*

Mon père a senti son indignation intérieure et il a compris que quelque raconté en détails les nouvelles qu'il avait recueillies. Déjà, on avait appris par des rumeurs, que dans divers villages et régions, les gens étaient déportés, chassés vers les déserts et soumis à des exactions et à des tortures. D'immenses caravanes d'exilés *« s'effritaient »* en route et souvent disparaissaient entièrement, comme les ruisseaux descendant des montagnes qui s'évaporent dans les déserts.

Puis, d'autres sont venus pour discuter longuement de l'avenir des villageois et des voies possibles de salut.

Les recrues arméniennes ne recevaient jamais d'armes, mais travaillaient sous le commandement d'officiers allemands... à la construction du chemin de fer. Affamés, assoiffés, épuisés, certains ne pouvaient pas résister et mourraient.

Beaucoup de recrues désertaient et revenaient au village où ils se cachaient. Les gendarmes qui retrouvaient les déserteurs les renvoyaient à l'armée. Dans l'organisation de l'autodéfense du Moussa-Dagh, ces déserteurs étaient appelés *« éclairs »* (c'est-à-dire qu'ils étaient *« vifs comme des éclairs »*). Sur leur chemin

de retour chez eux, ils ont rencontré des caravanes de déportés Arméniens, et ils ont été témoins de leurs intolérables souffrances.

L'un de ces déserteurs était mon oncle Sérob qui avait fui l'armée pour la troisième fois. Comme d'habitude, les gens âgés s'étaient réunis chez nous et écoutaient avec avidité le récit de mon oncle. Ce dernier racontait avec émotion comment, dans ces bataillons de travail, les jeunes Arméniens travaillaient dans des conditions infernales, jusqu'au dernier souffle, et comment ils mourraient l'un après l'autre. Il racontait comment les surveillants turcs traitaient les femmes arméniennes déportées, qui, la plupart mouraient. Ces caravanes atteignaient à peine les déserts et fondaient peu à peu en route, sous les coups et les tortures.

Mon oncle avait trente-cinq ans et il racontait avec tant de passion et de sincérité ce qu'il avait vu de ses propres yeux que bien des auditeurs, remplis de profonde indignation, l'interrompaient souvent en jurant de se venger, même au prix de leur vie. Ils déclaraient qu'ils ne consentiraient jamais à être déportés. Ils affirmaient leur détermination à vivre et à mourir sur leur propre terre. Personne ne croyait les promesses du gouvernement quant à la sécurité des gens, ni au caractère temporaire de l'exil et à la possibilité qui serait donnée de revenir bientôt.

Enfin, mon oncle a conclu avec force : *« Après tout ce que j'ai vu, j'ai pris la décision absolue de ne pas être déporté, mais de grimper sur la montagne avec ma famille, et de me battre jusqu'à mon dernier souffle avec les autres paysans. Je tuerai moi-même ma famille, plutôt que de la laisser tomber aux mains de ces barbares turcs. Vous, faites comme vous voudrez. Que Dieu vous vienne en aide, mais moi, j'ai déjà pris la décision que je monterai sur la montagne »*.

Après avoir dit cela, mon oncle se leva brusquement et rentra chez lui. Les autres étaient choqués et plongés dans leurs réflexions.

Que fallait-il faire? Grimper sur la montagne, se battre sans espoir jusqu'à la fin pour ne pas tomber aux mains de ces barbares Turcs, ou bien partir en déportation avec l'espoir de trouver une occasion de fuite en route ?

Beaucoup de personnes venant des villages de la région avaient fait l'ascension de la montagne et beaucoup d'autres étaient en train de monter. Les soldats turcs voyaient tout cela, mais n'y prêtaient pas une importance particulière en pensant que ce n'était qu'une poignée de gens. Que pourraient-ils faire ? De même qu'ils sont montés, ils finiront par descendre ! La garnison du commandant de la région trouvait simplement ridicule la montée de ces gens et observait avec indifférence ce qui se passait. Le gouvernement pensait naturellement que quoi qu'il arrive, on pourrait toujours avoir raison de gens armés tout au plus de fusils de chasse.

Finally, mon père a réussi difficilement à rompre le silence tendu : *« Personne ne peut servir de prétexte ou être responsable pour un autre. Ceux qui monteront sur la montagne ne peuvent avoir qu'un seul objectif : combattre jusqu'au bout. Les Turcs assiègeront la montagne avec de grandes forces et, ou bien l'ennemi massacrera tout le monde, ou bien ceux qui se seraient défendus devront mettre un terme à leur vie. La situation de ceux qui ont pris la route de l'exil n'est pas non plus meilleure, mais en route, certains pourraient s'évader et au moins il y en aurait qui seraient sauvés. De toute façon, que chacun décide lui-même ce qu'il va faire ».*

Tout le monde s'est peu à peu dispersé, la tête basse, sans dire un mot, comme s'ils avaient perdu le don de la parole. Quant à moi, j'avais décidé de grimper sur la montagne et de me battre... J'étais rempli depuis longtemps de haine et du désir de vengeance. Mon père avait souvent dit à diverses occasions qu'il enviait son frère qui avait pu librement décider de ce qu'il voulait faire, alors que lui, avec sa soutane noire de prêtre, n'avait pas le droit de s'opposer à la volonté de la majorité des gens. Il devait cependant montrer lui-même un certain leadership, puisqu'il était toujours avec les gens, parmi eux, avec les responsables et les anciens du village et de la région. On était aussi fort préoccupé du fait que depuis longtemps, on n'avait aucune nouvelle de Sassoun. Zeytoun s'était vidé, la population de Kessab avait décidé d'être déportée. Mon père réfléchissait toujours

au miracle qui pourrait survenir pour que ceux qui allaient grimper sur la montagne aient la vie sauve. De toute façon, les Turcs, après un siège allaient tôt ou tard affamer à mort les survivants. Quant aux exilés, peut-être que certains qui seraient suffisamment habiles et ingénieux pourraient trouver un moyen de s'évader de la caravane des exilés. Évidemment, bien d'autres pensaient de même. Les villageois hésitaient, presque tout avait lieu dans la spontanéité. Néanmoins, notre famille décida de faire l'ascension de la montagne. Une nuit, lorsque mon père participait encore à une réunion, ma mère avec de la literie sur son dos, ma sœur chargée de diverses affaires, et moi avec un plein panier à la main, avons rejoint un groupe, et nous sommes partis chez mon oncle Sérob, pour grimper sur la montagne avec eux. Nous avons atteint la maison de mon oncle et nous attendions devant le portail.

À ce moment, notre père qui revenait à la maison nous a rencontrés et il s'est mis en colère en demandant pourquoi nous ne l'avions pas attendu. Il était très nerveux. Il nous a ordonné de revenir immédiatement à la maison, disant qu'il avait définitivement décidé de partir en déportation, comme Kessab l'avait fait avant nous.

Je brûlais dans mon for intérieur et je regrettais d'être encore trop jeune pour m'opposer. Mais je devais me soumettre à la volonté de mes parents sans dire un mot.

Le matin, en quittant le village, mon père avait été convoqué à l'école, chez le commandant de la garnison. Dans l'après-midi, il s'en est retourné en amenant un âne avec lui. Mon père a ordonné de préparer les affaires de première nécessité pour partir en déportation. Lui-même a pris son fusil de chasse et quelques affaires et il est parti pour l'école. Il avait été convenu que les fusils pouvaient être conservés. Toutes les autres choses que les villageois considéraient comme importantes seraient laissées dans l'église jusqu'au retour de déportation. Les autorités turques avaient même recommandé d'écrire le nom du propriétaire sur chaque objet. Quelle fourberie et quelle ruse pour inspirer confiance ! Le

commandant de la garnison avait demandé au Père Markos de fermer à clé la porte de l'église après y avoir entreposé les affaires de tout le monde, et d'emporter la clé avec lui (c'était comme si le commandant de la garnison avait donné cette responsabilité majeure au Père Markos, en prenant en considération que sa maison était tout près de l'église).

Il ne restait pas beaucoup de temps avant le coucher du soleil, et les gendarmes pressaient déjà les gens pour qu'ils soient prêts à partir. Mon père m'a fait asseoir sur la literie dont on avait chargé l'âne. Notre famille s'est dirigée vers l'église comme les autres. La famille de mon oncle Sarkis nous a également rejoints et notre groupe de treize personnes s'est mis en mouvement vers Kaler (aire à battre le blé).

Tout le village était réuni à Kaler. On entendait des pleurs, du bruit, des lamentations et un grand tumulte...

« *Silence !* » a crié le chef des gendarmes. « *En avant...sans faire de bruit !...* »

Les gens étaient agités. Puis, ils se sont écoulés vers le centre régional de Lavchia.

Le soleil se couchait. Soudain, on a entendu le son des trompettes appelant au rassemblement les soldats de la garnison locale qui étaient dispersés dans le village et les environs. ... Un frisson s'est emparé des gens de la bruyante caravane, puis le silence s'est établi.

Dans la plaine, la route passait par le village de Tats. Les femmes tenant leurs mouchoirs pleuraient silencieusement, pendant que les petits enfants étonnés, pendus aux jupes de leurs mères, regardaient avec étonnement la « parade » triste, étrange et disparate qui allait se fondre à l'horizon pour se perdre dans l'incertain...

Qui pouvait imaginer ou comprendre quel terrible, tragique et injuste massacre se déroulait, organisé par un Etat, sous les yeux de pays

« démocratiques », « développés » et « progressistes », avec leurs soutiens partiels, leurs encouragements et, bien sûr, leurs complicités ?

Après notre passage dans les rues du centre régional, vers minuit, nous sommes arrivés dans des baraquements militaires. Nous avons mis à terre les fardeaux que nous avons dans les mains et sur le dos et, complètement fatigués moralement et physiquement, nous nous sommes aussitôt endormis.

C'est ainsi que s'est passé le premier jour de notre « parade ».

Le matin, bien que nous n'en n'ayons pas le cœur, nous avons pris un petit déjeuner, juste pour satisfaire notre faim. Certains sont partis vers le centre régional, pour rapporter de la nourriture (environ à 30 minutes de marche).

Des heures pleines du tourment de l'attente incertaine ont suivi. Les adultes, désœuvrés, discutaient de différentes questions relatives aux problèmes du jour, les enfants, eux, ou bien jouaient, ou bien suivaient la conversation des adultes en les regardant les uns et les autres avec étonnement.

Dans l'après-midi, est venu l'ordre de se rassembler et de se préparer à reprendre la déportation. Une instruction précisait que les hommes devaient immédiatement remettre au commandement militaire les couteaux, ciseaux, rasoirs et, bien sûr, toute arme à feu, restée par hasard entre leurs mains. On a annoncé qu'il y aurait une fouille et que ceux qui ne se soumettraient pas aux ordres seraient sévèrement punis sur place, sans jugement. Ils ont rassemblé tout objet qui pouvait être suspicieux, de sorte que les gens devenaient sans défense, même devant le caprice d'un enfant armé.

Au coucher du soleil, l'ordre est venu de se préparer au départ. Une grande agitation s'est produite. On a chargé les paquets sur les ânes ou sur le dos de chacun. Mon père m'a de nouveau assis sur l'âne, par-dessus la literie. À ma sœur, qui était de trois ans plus âgée que moi, il a demandé de tenir très fort le licol de l'âne, pour que nous ne nous perdions pas par hasard dans l'obscurité.

Et ainsi, la caravane s'est mise en route vers Antioche, la plus grande ville de la région.

Et c'est là que s'est terminé le deuxième jour de notre odyssée.

Nous avons marché toute la nuit, tristes et tête basse. Comme j'étais assis sur la literie que portait l'âne, j'étais plus ou moins confortablement installé et je sommeillais de temps en temps. Nous avons franchi avec beaucoup de difficultés les deux affluents de l'Oronte, le grand et le petit Karatchaïs, qui avaient vingt à trente mètres de largeur et près d'un demi-mètre de profondeur dans la partie qui coupait la route. Et il n'y avait pas de pont. Même de jour, il était difficile de traverser ces petites rivières pierreuses. Imaginez ce que c'était la nuit, avec le dos chargé de fardeaux, avec des enfants et de vieilles personnes.

Le matin, nous sommes arrivés à Antioche vers neuf ou dix heures. La ville s'étend presque entièrement sur la rive gauche de l'Oronte. Nous nous sommes arrêtés sur la partie presque déserte du bord, là où se trouvaient l'école et le cimetière. Les gens se sont installés à l'intérieur et à l'extérieur de l'école, ainsi que dans le voisinage du cimetière.

Un peu plus tard, on a réuni les adolescents et les hommes adultes et on les a poussés dans deux pièces au premier et deuxième étages de l'école (il n'y avait plus d'hommes d'âge moyen : Ils avaient tous été enrôlés dans l'armée). De nouveau, on vérifiait et fouillait.

Bientôt, des murmures parlant de « massacre » se sont propagés parmi les gens. Tout le monde s'est inquiété, a pleuré et gémi. Une femme a même voulu jeter dans le fleuve l'enfant qu'elle avait dans les bras... Mais on l'en a empêchée...

Quelques heures plus tard, on a libéré les hommes. Les gens ont semblé reprendre leur souffle. Quel spectacle émouvant... On avait l'impression qu'ils se rencontraient après des années de séparation...

Peu de temps après, nous nous sommes remis en route. Au moment du coucher du soleil, nous avons atteint Harbié, près d'Antioche, et nous sommes passés par un parc bien arrosé et agréable, mais nous avons continué notre route à



travers une étroite gorge sans nous arrêter... Et c'est ainsi que s'est terminé le troisième jour de notre voyage...

Le soleil était déjà monté au-dessus de l'horizon lorsque nous avons atteint une plaine qui était un vrai désert. Nous avons senti la différence de climat, surtout pour nous qui venions du bord de mer. Le soleil semblait brûler. Tout le monde souffrait beaucoup de la chaleur. Les gendarmes qui nous accompagnaient savaient bien sûr qu'ils ne nous menaient pas au paradis... Quant à nous, c'était en vain que nous rêvions de calme et de sécurité.

Soudain, s'est propagée la nouvelle que le père et la mère du Père Marcos avaient disparu... Ils étaient les premières victimes parmi les gens de notre village. Quant à ceux des autres villages, nous n'en recevions pas de nouvelles.

Et ainsi, les jours se suivaient, avec une marche incertaine vers la profondeur des déserts de la Syrie...

Un soir, nous étions arrivés au pied de la forteresse à demi détruite de Medek, où il y avait un petit lac d'une vingtaine de mètres de diamètre. Le bétail assouvissait sa soif dans ce lac, en y entrant et en salissant toute l'eau. Il n'y avait aucune autre source d'eau. Nous avions très soif et nous étions contraints de boire cette eau. Les gens ont commencé à assouvir peu à peu leur soif à l'aide d'un mouchoir ou d'une autre pièce d'étoffe. J'ai essayé de faire de même. L'eau était non seulement sale, mais aussi pleine de punaises d'eau. Je pouvais à peine mouiller ma langue. Il était impossible de boire correctement.

... Le soleil se couchait, les gens prenaient du repos. Des pleurs et des gémissements se sont fait entendre... La nouvelle s'est répandue de la mort de la mère de mon ami d'enfance, Hacob Baldjian. La pauvre femme n'avait pas pu résister à la chaleur de la journée, elle était tombée sur la route et n'avait pas pu se relever...

Notre marche a duré deux à trois semaines. Au début de septembre, nous sommes arrivés dans un camp près de la ville de Hama, dépendante de Damas. Il serait plus juste de dire que nous étions arrivés en enfer... Le campement était à

une demi-heure de la ville. Partout, il y avait des tentes de toutes les couleurs. Les tentes avaient été dressées au hasard, d'une manière désordonnée. Il y en avait même, pour une ou deux personnes, qui consistaient en un seul morceau de vêtement attaché à un piquet horizontal...

Cet entassement de tentes me faisait penser à une fourmilière, couverte d'une nuée de mouches.

Il n'y avait aucune tente sans malade. Chaque personne couchée était considérée comme un malade qui n'allait pas durer longtemps, qui mourrait bientôt et serait enlevé.

Beaucoup mouraient assis. Ceux qui emportaient les cadavres, accompagnés d'un médecin, le faisaient avec beaucoup de difficultés à travers le chaos des tentes.

Au camp, la surveillance était devenue plus difficile, et elle s'était relâchée. Que pouvaient faire ces gens malades, victimes d'épidémies ? Où pouvaient-ils aller ?

Néanmoins, il y avait des gens qui d'une façon ou d'une autre réussissaient à sortir du camp et tenter, pour survivre, de faire quelque chose dans les villages des environs. Mon père a réussi à louer une chambre dans la ville de Hama. Elle nous semblait un paradis par comparaison au camp. Les gendarmes découvrirent bientôt mon père et le contraignirent à accomplir les rites relatifs à l'enterrement des morts. Nous ne savions pas qui en avait imaginé la célébration, ni quelles en étaient les raisons.

Le premier jour où mon père a accompli « son devoir », il a tellement peiné que lorsqu'il est rentré le soir, il est tombé sur son lit, sans boire ni manger.

La « tombe » était une fosse commune longue et large, prévue pour deux ou trois centaines de morts, où l'on entassait les corps des morts et des demi-morts, apportés dans des charrettes. Mon père n'était pas le seul à accomplir le « rite de l'enterrement ». L'épidémie offrait une « abondante récolte ».

Mon père n'a pas résisté longtemps et quatre ou cinq jours plus tard, nous nous sommes enfuis et nous avons trouvé un abri sous une tente, près de l'Oronte, à proximité de la gare de chemin de fer. Là non plus, nous ne sommes pas restés longtemps, nous avons peur d'être conduits à Homs. Les gendarmes renvoyaient au camp les réfugiés découverts en ville ou dans les environs, dans le but de les envoyer ensuite à Homs ou ailleurs. La plupart des gens mangeaient les vivres qu'ils avaient apportés avec eux ou les complétaient parfois avec des aliments achetés en ville. La chaleur du désert, une soif indescriptible et le manque de conditions sanitaires élémentaires faisaient terriblement souffrir les gens.

Un soir Andranik Hovhannes est venu chez nous pour parler de problèmes généraux et des siens. Entre autres choses, il a parlé d'un village dont les habitants appartenaient à l'Église grecque. Il disait qu'il y faisait si froid en hiver que l'urine des garçons se glaçait avant d'atteindre la terre. Mais comme les habitants étaient chrétiens, la vie dans ce village serait plus tolérable. Mon père a été troublé, car il n'était pas content du lieu où nous étions et parlait souvent de partir pour une autre région.

Un soir, mon père s'est entendu avec un Arabe qui pourrait nous conduire dans un endroit plus sûr. Le lendemain, avant l'aube, l'Arabe s'est présenté avec l'âne traditionnel et nous sommes partis vers une nouvelle destination : Mouhardi. Nous avons marché toute la journée avant d'arriver. C'était un village assez grand, dans l'immensité du désert.

Nous nous sommes installés dans la longue grange d'Abou al-Assi. Au début du mois de mars, il y avait quatre malades dans notre famille : mon père, ma mère, ma grand-mère maternelle, qui avait laissé son mari à Hama et s'était jointe à nous, et moi. J'avais contracté la malaria. Quant aux autres, je ne me souviens pas de ce qu'ils avaient. Ma sœur Vardouhi, âgée de seize ans, et mon frère Andranik, âgé de trois ans, étaient encore valides. Ma sœur réussissait à peine à donner de l'eau aux malades, car il fallait chaque fois faire une marche d'une heure jusqu'à l'Oronte, seule source d'eau.

Le 17 mars, mon père a eu une commotion cérébrale et il a perdu connaissance. Deux jours plus tard, mon oncle Sarkis, accompagné de sa femme Mariam et sa belle-sœur Martha, est venu chez nous. Je n'ai pas su pourquoi. Le même jour, ma mère est morte. Nous avons mis le cadavre dans la cour et nous avons organisé l'enterrement de ma mère avec l'aide de mon oncle, de sa femme et de sa belle-sœur, sans prêtre ni rite d'enterrement. Mon père n'avait pas eu conscience de la mort de ma mère. Bien des jours plus tard, lorsqu'il a repris connaissance, il a remarqué que ma mère n'était plus là. Mon pauvre père, tout malade qu'il était, a pleuré avec beaucoup d'amertume. Moi non plus, je ne sais pas comment s'est passé le premier jour après la mort de ma mère, je me souviens seulement que je n'ai pas cessé de sangloter et de pleurer. Quant à l'enterrement, je n'ai aucune idée de la manière dont il s'est passé.

La maladie de mon père a duré des mois. Nous nous sentions mal dans cette situation, avec en plus la mort de ma mère. Perdus dans notre douleur, nous ne remarquions presque pas ce qui se passait autour de nous.

Profitant de notre état tourmenté, de notre manque d'attention, on nous a volé la soutane de mon père dans l'ourlet de laquelle quinze pièces d'or ottomanes étaient cousues. Nous sommes restés sans argent. Nous avons perdu le moyen de payer notre loyer et à cause de cela, on nous a mis à la porte. Nous avons été contraints de rejoindre trois ou quatre autres familles et de vivre dans une autre grange. Nous vivions avec une extrême parcimonie, en utilisant ce que nous avions apporté avec nous.

Mon père n'était pas encore guéri, lorsque les autorités ont rassemblé les prêtres et les ont emmenés. Nous (mon petit frère âgé de trois ans, ma sœur âgée de seize ans et moi), sommes devenus orphelins une fois de plus. Aucun de nous ne pouvait travailler. Ma sœur préférait mourir de faim que de tendre la main et mendier. Dès lors, c'était moi qui étais resté comme « chef » de famille, mais étant fils de prêtre, je ne pouvais ni voler ni dérober. Il ne nous restait qu'à nous remettre à la miséricorde de Dieu... J'étais contraint à aller ça et là pour trouver un

bout de pain ou un reste de nourriture. Je m'adressais à n'importe qui, je priais, je suppliais, je donnais des bénédictions... Je parvenais à peine ainsi, à trouver un peu de nourriture, de quoi ne pas mourir de faim. En général, la vie était devenue très difficile, parce que le gouvernement avait réquisitionné toutes les récoltes de blé pour l'armée, et les paysans eux-mêmes vivaient du peu qui leur restait. Comment pourrions-nous leur en vouloir ? Ils étaient bien incapables de venir en aide à des orphelins sans maison et sans famille comme nous. La population n'était pas du tout méchante ni remplie de haine à notre égard. Souvent les gens étaient apitoyés, mais que pouvaient-ils faire, ils étaient eux-mêmes affamés. Ils maudissaient souvent le gouvernement, ceux qui avaient décidé la guerre, et ceux qui nous avaient déportés de nos maisons et de notre terre... Mais à quoi cela servait-il ? Bien des gens parmi nous mourraient de faim. Quelques semaines après avoir emmené les prêtres, un mollah turc est venu chez nous avec un assistant. Il a ordonné que soient rassemblés tous les réfugiés de la région. Quinze à vingt minutes plus tard, vingt à vingt-cinq personnes se sont réunies. Le mollah nous a longuement sermonnés en nous expliquant les avantages de l'islam sur le christianisme.

*« Mes enfants, aujourd'hui vous êtes égarés dans votre foi chrétienne. Jadis le christianisme était une religion correcte. C'est pour cela que nous acceptons et respectons votre Seigneur Jésus, en tant que grand prophète, mais après lui, est venu Mahomet Il n'a pas seulement créé une nouvelle religion, mais il a accepté votre Dieu et il a ajouté beaucoup de choses. Il a apporté des corrections et rendu les choses parfaites. En un mot, il a amélioré le christianisme qui était devenu archaïque. Ainsi, la religion mahométane a un grand avantage sur le christianisme. Votre plus grande erreur est que vous reconnaissiez le Christ comme fils de Dieu... de grâce, Dieu a-t-il une femme pour avoir un fils ? ...C'est pour cela que je dis que vous êtes simplement égarés. À présent, comme notre gouvernement est charitable, plein de miséricorde et indulgent, j'ai reçu la belle*

*mission de vous convertir à la vraie foi* ». « *Maintenant* », dit-il à son assistant, « *ouvre le registre sacré et inscrit les noms des nouveaux musulmans* ».

Puis, sans nous donner le temps de réfléchir, le mollah s'est de nouveau adressé à nous : « *Qui sera le premier honorable musulman ?* »

« *Moi* », a crié Hacob Parpourian. « *Appelez-moi Mohammed* ».

« *C'est bien, mon fils. Et le nom de ta femme ?* »

« *Aïcha* », a de nouveau crié Hacob Parpourian.

Et ainsi, en une heure, environ vingt à vingt-cinq Arméniens chrétiens sont devenus musulmans...

Évidemment, l'apostasie de notre région n'était pas la seule. Le même cérémonial s'était passé aussi dans d'autres régions.

Notons que ces pratiques faisaient partie des astuces « diplomatiques » de Djémal pacha qui était au courant de l'estime secrète que le gouverneur d'Alep avait pour les Arméniens.

Djémal pacha savait aussi que grâce à l'initiative de Karapet agha Keovtérélian à Hadjn, et avec l'aide du propriétaire arménien de l'Hôtel Baron d'Alep ainsi que de celles d'autres personnes dévouées, tous les déportés avaient été dispersés dans la région et s'étaient convertis. Ainsi, des dizaines et des dizaines d'Arméniens avaient eu la vie sauve. Djémal pacha savait tout cela, mais ne fit rien pour contrecarrer ce qui se passait. Le gouverneur ami des Arméniens avait fait son rapport au gouvernement central pour dire qu'il n'était plus resté de réfugiés Arméniens dans la région. Toutefois, par la suite, les activités du gouverneur ont semblé suspectes, et il a été remplacé par un monstre.

Les habitants des villages de Mouhardi et de Skelbi étaient de confession grecque. À Mouhardi, il y avait trois familles Arabes très riches. Elles avaient probablement un accord entre elles pour que la grand-mère de chaque maison distribue de la nourriture aux réfugiés. Tous les soirs il y avait donc le contenu d'une grande marmite de nourriture, ou du pilaf, ou du pain cuit. Nous appelions « *Mayrik* » (Mère en Arménien) ces grand-mères. Surtout l'une d'elle, la grand-mère

d'Appout Baïtarents, était différente des autres. Elle distribuait toujours aux affamés, du pain, un plat ou du pilaf de blé, tout au long de la journée. En outre, notre « grand-mère » gardait des morceaux de pain dans les pans de sa large ceinture pour les distribuer dans la journée aux gens affamés, afin d'apaiser sa conscience et d'accomplir son devoir en aidant les gens dans le besoin.

Et comment nous, les réfugiés, avons-nous répondu à l'attitude charitable de cette bienveillante famille ? Une nuit, huit à dix personnes ont ouvert la grange d'Appout Baïtarents et ils ont volé le blé. Le matin, la grand-mère s'est aperçue du vol et en a averti aussitôt ses fils. Ceux-ci sont allés chez les Arméniens avec des barres de fer et des sacs. Les rusés Arméniens avaient creusé un trou sous leur foyer, y avaient caché le blé, et l'avaient recouvert de cendres. Les fils de la grand-mère ont trouvé facilement le blé volé. Et quand ils ont repris ce blé, la grand-mère a demandé à ses fils de laisser à chaque famille au moins un ou deux kilos de blé, en disant : « Ils sont pauvres, ils sont affamés... Ils font pitié, ils souffrent... ».

J'avais entendu qu'au village de Skelbi de confession grecque, la vie était plus supportable... C'était l'hiver. Un jour, après avoir marché quatre à cinq heures, je suis arrivé à Skelbi. Il était encore tôt pour mendier et frapper à la porte des gens. J'errais dans les rues. Soudain, dans une cour, parmi un grand nombre de réfugiés, j'ai rencontré Eva, la mère de mon filleul. En me voyant, elle a ressenti une vive émotion : « Qu'es-tu devenu, mon cher parrain ?... Je n'ai rien à t'offrir, mais viens mettre ta tête sur mes genoux, laisse-moi au moins te débarrasser de tes poux... Je vais bientôt mourir... Tu te souviendras de moi... » (Et en réalité, la pauvre femme est morte de faim quelques mois plus tard).

... C'était l'après-midi. Comme toujours, je suis parti à la chasse. Après avoir erré des heures sans résultat, j'ai trouvé la maison de la « maman » généreuse du village qui, la louche à la main, distribuait de la nourriture ... Grâce pour cela aussi, que pouvais-je faire d'autre ?...

Il me fallait trouver quelque part pour passer la nuit. On m'a montré une cour, où vivait une famille pauvre.

*« Mon garçon, nous n'avons rien à te donner, ni nourriture, ni literie. Comment resteras-tu chez nous ? »*, m'a dit avec pitié la mère de famille. Il était évident que ces gens étaient dans un état lamentable.

*« Cela ne fait rien, ma mère, je me coucherai par terre »* ai-je insisté.

*« Comme tu veux fils, mais ensuite ne sois pas fâché contre moi... »*

Dans la journée, les pauvres gens avaient ramassé un peu de bois mort. Quand la nuit est tombée, ils l'ont allumé pour que la pièce soit éclairée et chauffée au moins pendant un court moment. Quand le bois a fini de brûler, la chambre s'est trouvée dans une obscurité totale. Tout le monde s'est couché. Quant à moi, j'ai trouvé dehors une pierre pour la mettre sous ma tête, j'ai étendu par terre mon manteau et je me suis blotti près d'un pilier de la maison.

Le temps froid de Skelbi était bien connu. Le village était étendu sur le sommet d'une colline ouverte à tous les vents. Le climat était fortement continental.

La nuit m'a semblé durer une éternité. Le froid me pénétrait jusqu'aux os, d'autant plus que j'étais affamé. Le soleil semblait s'être fâché et refusait de se lever pour nous réchauffer un peu. Le sommeil m'avait abandonné. Toute la nuit, les yeux fixés sur les fentes de la porte, j'attendais la bienheureuse aurore du jour suivant. J'ai eu toutes les peines du monde à résister jusqu'au matin... J'ai décidé que je devais à tout prix retourner à Mouhardi. Ôh, quand donc se lèvera le jour !...

Finalement, par la fente de la porte, j'ai senti les premières lueurs du nouveau jour. Je me suis levé avec précaution, sans faire de bruit, j'ai pris ma pierre et je suis sorti dans la cour, j'ai remis la pierre à sa place, j'ai roulé mon manteau autour de ma ceinture et je me suis mis en route. Mon sang semblait s'être glacé. Je ne pouvais pas respirer librement. La terre s'était couverte de givre et d'une mince couche de glace. J'étais pieds nus, mes pieds saignaient et me faisaient très mal. Je ne marchais pas réellement, je ne faisais que piétiner... Je sentais que mes larmes se glaçaient sur mes joues. Je suis arrivé à la décharge



publique du village. Le disque du soleil a commencé seulement à se faire voir. Dans l'espoir de me réchauffer un peu, je me suis mis près du mur. Mais c'était encore pire. J'ai regardé aux quatre coins de la décharge dans l'espoir de trouver quelques légumes, mais en vain... Désespéré, j'ai essayé de descendre la colline en courant. Je me suis un peu réchauffé. Ma respiration s'est libérée lorsque j'étais déjà au pied de la colline. Le soleil s'était déjà levé au-dessus de l'horizon. J'ai remarqué au loin un berger qui faisait brouter ses moutons. Je me suis dirigé vers lui et quand je me suis suffisamment approché, je me suis mis à l'appeler. Au son de ma voix, un gros chien s'est mis à courir vers moi en aboyant. Je me suis aussitôt accroupi. Le chien est arrivé près de moi, il a tourné plusieurs fois autour de moi, puis, ses yeux enragés fixés sur moi, il s'est assis et a continué à aboyer sans cesse. Lorsque le berger, un homme déjà âgé, s'est approché de moi, il a menacé le chien et la bête intelligente s'est tue et s'est éloignée. J'ai repris mon souffle et je me suis levé. Le berger m'a demandé d'une voix sèche :

« *Qu'est-ce qui se passe, que veux-tu ?* »

« *Je désirerais un morceau de pain...* »

On aurait dit qu'il n'attendait que moi pour déverser toute sa rancœur accumulée. Il a proféré des injures à l'adresse de ceux qui nous avaient amenés, déportés, mis dans cet état, ceux qui avaient inventé la guerre et ceux qui faisaient la guerre.... En un mot, tous y ont eu leur part... Moi, j'avais déjà perdu l'espoir de recevoir quelque chose et j'écoutais, abasourdi, ce « prêche » matinal. Mais, à mon grand étonnement, l'homme a branlé sa tête, il a enfoncé la main dans le sac qu'il avait à l'épaule, il en a retiré un morceau de pain et a grondé en me le tendant :

« *Allez, va-t'en* ». Et sans attendre mes remerciements, mes bons vœux et mes bénédictions, il s'est retourné et il est reparti vers ses moutons. Quant à moi, j'ai continué ma route vers Mouhardi.

Bien des mois ont passé... Un jour, le Père Marcos est arrivé au village. Je suis allé le voir pour obtenir des nouvelles de mon père. Bien qu'épuisé et

souffrant, il avait malgré tout réussi à nous rejoindre. Il était tellement fatigué et émacié qu'il n'avait pas du tout le désir de parler. Il m'a dit seulement que mon père était vivant, en bonne santé, qu'il tressait des paniers et les vendait ça et là, pour vivre avec peine. Finalement, il m'a donné deux médjidiés (une vieille pièce de monnaie turque en argent) en disant que c'étaient sans doute ses seules économies qu'il nous envoyait, pour les dépenser en cas de difficultés extrêmes. Pour nous, c'était un vrai trésor, mais nous ne voulions le dépenser en aucun cas tant que nous pouvions trouver quelque chose afin de ne pas mourir de faim.

Quelques semaines après être devenu « riche », mon père lui aussi est venu. Notre joie n'avait pas de bornes. Le pauvre avait beaucoup souffert et s'était fort tourmenté. On avait rassemblé vingt-trois prêtres et on les avait emmenés pour les massacrer. Puis, par miracle, la plupart s'étaient sauvés. Il n'y avait plus de gardes et les gens s'étaient dispersés partout. Profitant de cette situation, ils partaient vers leurs lieux de naissance. Un groupe de personnes originaires du Moussa-Dagh, dont ma tante Mariam et son mari, avaient décidé de retourner dans leurs maisons. Ils avaient décidé de passer par Gousser, une localité relativement proche d'Antioche.

Mon père me fit asseoir à ses côtés et m'expliqua clairement ses pensées : *« Mon fils, tu vois et tu sens que je balance d'une option à une autre. Il n'y a pas de travail. Les gens aspirent à retourner vers leurs lieux de naissance. Tout est sombre et inconnu. Je ne suis pas en mesure de nourrir ma famille en restant ici. Un groupe de nos villageois va à Gousser. On ne sait pas quand ils y arriveront. Seule une chose est claire : ce village est près de notre lieu de naissance. Qui sait, peut-être qu'un jour ils retrouveront leurs maisons. Je veux que tu te joignes à ce groupe, peut-être auras-tu de la chance, bien que la probabilité ne soit pas grande. Cela ressemble à la marche du peuple d'Israël, d'Égypte jusqu'à la Mer Rouge et de là, menés par le prophète Moïse, vers la terre promise de Canaan. Vous devez vous diriger vers la terre de nos ancêtres, le Moussa-Dagh, mais sans personne pour vous y conduire. Quant à moi, c'est par une autre voie que je veux*

*tenter ma chance. Que ceux qui arriveront les premiers s'installent, et qu'après ils s'inquiètent du sort des autres membres de la famille. J'ai déjà dit à ta sœur de coudre dans l'ourlet de ta faradja (un vêtement arabe pour les hommes) deux bardouts (pièces de deux ghourouches et demie) en cas de situation désespérée. Je n'ai rien d'autre à te donner, sauf... ma bénédiction... »*

Deux jours plus tard, notre groupe est parti. Il était composé de ma tante Mariam, de son mari et de notre voisin Nathan. Deux Arabes nous accompagnaient pour nous montrer la route. Après une dizaine de jours, nous sommes arrivés aux environs de Jesser-el-Choughour. Un matin, à l'heure de la prière, nos guides ont étendu leurs petits tapis, ils se sont agenouillés et ils ont commencé leurs prières quotidiennes. Pendant ce temps, notre groupe se reposait un peu plus loin. Soudain, nous avons vu trois hommes, l'un tenant un fusil à la main, venir vers nous. Arrivés près de nous, ils se sont jetés sur nous pour nous fouiller en proférant toutes sortes de menaces. Nos guides étaient toujours en train de prier, comme si rien ne se passait autour d'eux. L'un des brigands ne quittait pas de l'œil la faradja de Nathan. Il a commencé à tirer et pousser le pauvre Nathan afin de lui enlever son vêtement. Fort en colère, Nathan s'est mis à injurier leur *dine* (religion). En entendant le mot *dine*, le brigand a compris que Nathan injuriait leur religion, il est devenu plus furieux et s'est mis à jouer des poings. Le pauvre Nathan ne pouvait pas résister à la douleur et criait à tue-tête, sans le vouloir, comme si on égorgeait un bœuf. Heureusement nos guides en prières sont finalement intervenus pour nous libérer des mains des brigands. Un peu plus tard, mon oncle Sarkis apparut avec son fils. En parlant avec ses compatriotes, il m'a soudain remarqué dans le groupe et m'a demandé où j'allais. J'ai répondu que moi aussi, je voulais, avec les autres, aller vers des lieux plus proches de notre région, plus spécialement à Gousser et que c'était aussi la volonté de mon père. .

*« Là non plus, il n'y a pas de travail, les gens sont affamés ».*

*« Mon père m'a envoyé avec ce groupe et moi, je ne retournerai pas », ai-je répondu.*

Mais mon oncle, avec son droit d'aîné, a si bien insisté que je n'ai plus pu refuser et que j'ai été contraint à retourner avec lui. Je ne pouvais comprendre d'aucune façon sa logique, les gens voulaient aller vers leur pays natal, nous, au contraire, nous nous en éloignons... Nous sommes retournés dans la localité appelée Gaston, qui était du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle une des villes fortifiées de la frontière orientale de l'Arménie Cilicienne. Dans la partie élevée de la localité, probablement sur les ruines de la forteresse, s'étendait un village d'une cinquantaine de familles arméniennes qui y avaient émigré au cours des deux dernières années. Le village n'avait qu'une rue bordée de maisons des deux côtés. À l'extrémité orientale de la rue, il y avait une boulangerie avec une partie, prévue pour les clients, qui n'avait qu'un toit. La salle de la boulangerie servait aussi de lieu de rencontre des désœuvrés et des vagabonds. La boulangerie avait aussi des clients arabes venant des villages environnants. Nous (moi, mon oncle et son fils), passions le plus souvent la nuit sous ce toit. D'autres fois, nous passions la nuit dans la paille de la grange qui se trouvait à environ deux mille mètres, dans les champs, près de l'aire de battage.

Nous sommes restés là un mois environ. Je ne sais comment faisaient mon oncle et son fils, moi je vivais d'eau, d'herbe et de la charité des gens. Parfois, je trouvais un peu de travail ou un service à rendre contre un morceau de pain.

J'avais un vêtement de laine que j'utilisais comme manteau pendant le jour et comme couverture pendant la nuit. Un jour, deux Arabes sont venus dans la salle de la boulangerie. L'un d'eux m'a proposé que je lui vende mon manteau contre du pain. J'ai refusé : « *Je ne vendrais pas. C'est tout ce que j'ai* ». Il m'a proposé de l'argent. J'ai refusé de nouveau. L'Arabe s'est mis en colère. Son ami lui a dit : « *Mon ami, pourquoi te mets-tu en colère ? Tu viendras la nuit, il sera d'accord...* »

Le soir, mon oncle a insisté pour que nous passions la nuit dans la grange. J'ai protesté, mais il a maintenu sa décision.

« *N'y allons pas, mon oncle, on me volera mon manteau* ».

*« N'aie pas peur, je leur ... », et il a proféré un flot d'injures.*

*« Je t'en prie, mon oncle, n'y allons pas. Ou bien, allez-y vous, moi je resterai ici ».*

*« Non, je ne te laisserai pas seul, nous irons ensemble ».*

Je n'ai pas pu venir à bout de l'obstination de mon oncle et nous sommes allés passer la nuit près de l'aire à battre. En route, j'avais remarqué que des hommes fumaient au loin. J'ai aussitôt prévenu mon oncle et je l'ai de nouveau prié de retourner à la boulangerie. Il est resté imperturbable. Nous sommes allés aux champs. Jusqu'au matin, à demi endormi, à demi éveillé, en plein cauchemar, moi seul sais comment j'ai passé la nuit. Heureusement, cette nuit, rien n'est arrivé. La nuit suivante, mon oncle a de nouveau décidé de passer la nuit dans la grange, car dans la paille on était plus confortables et au chaud. Mais moi, je n'étais pas tranquille du tout, car je m'inquiétais pour mon vêtement. Néanmoins, nous sommes allés dormir sur l'aire à battre. Mon oncle et son fils se sont enfoncés dans un grand tas de paille et il me montra un autre tas de paille à une quinzaine de mètres, pour m'y abriter.

*« Enfonce-toi profondément dans la paille, enveloppe-toi bien avec ton manteau et dors ».*

J'étais fatigué, je me suis endormi. Soudain, j'ai senti que ma couverture glissait. Devant mes yeux à demi ouverts, j'ai vu apparaître une forme hideuse. Avant que je puisse appeler au secours, ma couverture avait déjà disparu. Assis sur ma couche, je me suis mis à pleurer.

*« Que se passe-t-il ? », criait mon oncle de l'autre côté.*

*« Ne te disais-je pas, mon oncle, qu'on volerait ma couverture ? Tu ne m'as pas cru ! »*

*« On l'a emportée ? »*

*« Et comment ! »*

*« Que le diable emporte et leur père et leur mère, et leur religion et leurs sept générations... »*

Un jour, un Arabe est venu pour trouver un travailleur. Mon oncle m'a désigné. J'y suis allé dans l'espoir de manger à ma faim. Les promesses étaient généreuses. Nous sommes arrivés chez lui au coucher du soleil. Il m'a donné dix centimètres de pain arabe et m'a envoyé dormir hors de la tente. Je me suis blotti comme un chien dehors jusqu'au matin dans l'espoir d'avoir de meilleures conditions le lendemain. Mon travail était de surveiller le champ de tomates, mon salaire, un pain et une tomate peu mûre. Le premier jour est passé, le soir le propriétaire du champ de tomates est venu et m'a emmené chez lui. Il m'a donné un petit pain et une tomate. Et la nuit, quand j'ai demandé à passer la nuit sous la tente, on ne me l'a pas permis, en disant que ma place était dehors, comme la veille. Je n'avais pas le choix. J'ai décidé de m'enfuir de là.

Le lendemain j'ai encore reçu un petit morceau de pain. Le champ était au bord de la route. Les environs m'étaient absolument inconnus. Le soleil était déjà assez haut, il n'y avait presque pas de passant. Tout était désert. A un moment propice, je suis sorti sur la route et je me suis mis à courir, aussi vite que je le pouvais, comme si je fuyais la potence.

Il était midi passé quand je suis arrivé à notre boulangerie. Mon oncle, assis avec son fils faisait la chasse aux mouches. J'ai raconté ce qui m'était arrivé et j'ai dit que je ne retournerai plus là-bas. Le lendemain, le même Arabe est revenu me chercher, mais je me suis obstiné à ne pas le suivre, bien que tout le monde me persuadait de le faire.

Environ un mois plus tard, un matin à l'aube, mon oncle nous a réveillés pour nous mettre en route.

« *Où allons-nous, mon oncle ?* »

« *Moi-même, je ne le sais pas... Vers Mouhardi...* »

Mon oncle Sarkis, après avoir laissé sa femme et sa fille dans l'un des villages de Homs, après avoir enterré sa mère (ma grand-mère), était retourné à Hama, avec son fils et mon père et quelques autres personnes. Ils s'étaient perdus et ils avaient erré, lui et son fils, sans les autres. Ils sont arrivés à Antioche de nuit,

lorsque les gardes dormaient. Ils sont passés sans être remarqués sur un pont de l'Oronte et se sont dirigés vers le village. En général, pour ne pas être remarqués, ils voyageaient de nuit. Arrivés au village, mon oncle a creusé et il a retrouvé un pot de fromage qu'il avait lui-même enterré sous les grenadiers de notre jardin. Prenant le pot, il est allé vers l'endroit des mûriers, à l'emplacement de l'élevage des vers à soie. Mais là non plus, il ne s'est pas senti en sécurité et il est monté sur le flanc de la colline. En rampant dans l'ouverture de la canalisation d'eau construite en pierre de taille par les Romains, il a préparé un refuge pour lui et son fils. Dans la journée, il observait le verger et ses mûriers à travers les buissons. Les Tates du voisinage, profitant de ce que le propriétaire des jardins avait été exilé, avaient détruit les murs de la zone d'élevage des vers à soie et avaient volé les poutres et les pierres pour les utiliser comme matériaux de construction. Ils n'avaient rien d'autre à faire que de descendre la nuit dans les vergers pour manger des figues et d'autres fruits du mois d'août et en emporter un peu pour assouvir leur faim avec du fromage et des fruits. Ils restèrent là pendant tout un mois. Le fromage était terminé, les fruits sont devenus plus rares, les trouver la nuit est devenu plus difficile. Ils vivaient là comme des animaux sauvages, mais combien de temps pouvaient-ils continuer ? La peur des Turcs les décida à revenir à Hama, une région un peu plus supportable, comparée aux autres.

Et c'est pendant ce retour qu'ils m'ont rencontré et que nous sommes revenus ensemble.

J'ai ainsi retrouvé ma sœur Vardouhi et à j'étais heureux à la perspective de rejoindre mon père et mon frère Adranik... Qui sait, peut-être pourrai-je vraiment les revoir ? Mon cousin et moi, qui étions du même âge, avons pris les devants, alors que mon oncle cherchait quelque chose, mais bientôt il nous rejoignit. Nous vîmes devant nous une plaine assez élevée. Cette plaine était couverte de buissons épineux et il n'y avait aucun sentier. Comme nous étions pieds nus, les buissons égratignaient nos pieds et nous montions avec beaucoup de difficulté. Cette montée douloureuse et ensanglantée a duré près de trois heures. Finalement, nous

en sommes venus à bout et nous sommes arrivés sur une route assez large qui devait probablement mener à un village.

Nous avons à peine marché une demi-heure quand nous avons vu un groupe d'Arabes venant vers nous. C'était la guerre et la misère était générale. Ils nous ont arrêtés. Mon oncle avait une sale couverture sur son dos, dont nous servions pour dormir par terre et quelques autres affaires. Ils nous ont fouillés, mais n'ayant trouvé rien d'intéressant, ils ont quand même pris certaines choses et nous ont laissé partir, grâce soit rendu à Dieu. Nous avons tourné à gauche, vers l'est. Le soleil commençait déjà à bruler. Du côté gauche de la route, deux jeunes gens armés nous ont crié : « *Halte !* ». Nous étions contraints de nous arrêter pour éviter le pire. Ils ont ouvert le paquet que portait mon père, ils ont tout examiné, puis ils sont partis en disant : « *Ramassez tout et qu'on ne vous voit plus !* ». C'est ce que nous avons fait et nous avons continué notre route.

Nous sommes arrivés au milieu d'une petite vallée, quand une voix a ordonné : « *Halte !* ». C'étaient les mêmes brigands qu'une heure auparavant. L'un a dirigé son fusil vers la poitrine de mon oncle et l'autre nous a porté quelques coups de bâtons. Ils nous ordonnèrent de poser notre paquet et de l'ouvrir. Ils fouillèrent, mais ne trouvèrent rien à prendre. Ils regardèrent le fils de mon oncle firent demi-tour... Ils me fouillèrent mais ne trouvèrent rien. Ils ont fini en nous menaçant avec le fusil et leurs bâtons...

Nous nous sommes approchés d'un village. Le soleil était au zénith, l'air était chauffé à l'extrême. À l'entrée du village, deux jeunes gens se sont approchés, armés de lourds bâtons. Nous n'avions rien d'intéressant, mais on nous a quand même fouillé. Finalement, nous sommes entrés dans le village. Un canon a grondé. C'était l'heure du repas de midi. Mon oncle m'a dit : « *Frappe à quelques portes* » (il est à noter que dans la journée, les portes de ces villages ne sont habituellement pas fermées).

Lui-même et son fils sont allés d'un autre côté, en me disant : « *Reviens ici un peu plus tard et attend nous* ». C'est ce que j'ai fait, mais sans découvrir



quoique ce soit à manger. La guerre et le pillage par le gouvernement avaient endurci le cœur des gens. Je ne sais combien de temps j'ai attendu. Le fils de mon oncle, Grigor est enfin arrivé :

« *Où est ton père ?* » Mon père m'a dit : « *Va, mettez-vous en route, je vous rejoindrai...* »

Ce n'était pas une réponse qui me plaisait. Il allait bien, mais moi, j'étais inquiet. Qu'est-ce que ces deux personnes avaient à faire avec lui ? Rien de bon ne pouvait sortir de cette rencontre. Nous nous sommes mis en route. Mes pieds ne m'obéissaient pas, je regardais sans cesse derrière moi. Environ dix minutes plus tard, mon oncle est arrivé avec deux jeunes gens qui rigolaient. Je me suis calmé. Mon oncle était vivant...

Mon oncle était très en colère. Il leur avait dit que nous venions d'Antioche. Ils avaient voulu voir s'il était circoncis ou non...

Le soleil descendait vers l'ouest. À la lisière du village, une vieille Arabe s'est jointe à nous. Une lueur d'espoir s'est fait jour dans notre cœur. Au moins nous avions une compagne de route...

Peu à peu, mon oncle a commencé à parler avec cette femme, qui peu à peu nous a pris en pitié. Notre sentier passait par une vallée desséchée, brûlée de soleil. Vers le milieu de la gorge, une terrible voix s'est fait entendre : « *Halte !* ». Deux hors-la-loi se précipitaient vers nous du haut de la pente, l'un portant un fusil, l'autre un bâton. Ils ont ordonné : « *Déshabillez-vous !* ». Nous n'avons pas bougé. Nous, les jeunes, avons reçu chacun un coup de bâton. Le fusil dirigé contre la poitrine de mon oncle et les coups de bâton l'ont convaincu de retirer sa robe et ses sous-vêtements déchirés par derrière de haut en bas et sales. Un poignard émoussé est apparu. Le bandit armé d'un bâton s'en est emparé, en disant : « *Bon pour éventrer !* ». Il a attrapé mon oncle à demi nu par le col et il a levé et abaissé le poignard. La chemise a été coupée en deux de haut en bas. Ils ont éclaté de rire. Mon pauvre oncle s'est mis involontairement à rire lui aussi. Ils ont ramassé nos vêtements et les ont mis dans un sac. Mon oncle les a priés de rendre nos

vêtements pour couvrir notre nudité. Je n'avais sur moi qu'une chemise qui m'arrivait au nombril. À l'aide du bâton et du fusil, ils ont eu raison de mon oncle et nous sommes partis.

À une distance d'environ deux kilomètres, la vieille femme, assise au bord de la route, nous attendait. Quand nous sommes arrivés près d'elle et qu'elle a vu l'état dans lequel nous étions, elle s'est mise à pleurer, à sangloter et à maudire les causes de cette malheureuse situation ainsi que la sauvagerie des gens, leur manque de pitié et leur cruauté.

Nous avons continué notre chemin. Après le coucher du soleil, nous sommes arrivés dans un autre village inconnu. Notre compagne de route s'est séparée de nous, en nous souhaitant bonne chance.

Nous nous sommes assis sous le mur d'une maison, car il n'était pas facile de se montrer à moitié nus aux gens. D'en face, une femme d'environ quarante ans s'est approchée de nous tout en filant avec son fuseau à la main. Elle nous a salués, puis elle a commencé à poser des questions. Mon oncle s'était accroupi. Avec sa chemise déchirée, quand il couvrait son devant, son derrière se dénudait, quand il couvrait son derrière, son devant se dénudait... Il se terrait tellement qu'il était devenu une espèce de tas. Lorsque la femme au fuseau a appris que nous venions des environs d'Antioche, nous n'espérions qu'en la miséricorde de Dieu et que nous errions et recherchions notre futur, elle a mis son fuseau de côté, elle a levé les bras au ciel pour remercier Dieu.

*« Grâce à Dieu, Grâce à Dieu..., Grâce à Dieu, vous n'êtes pas des Arméniens... »*

*« Pourquoi, ma sœur, est-ce que les Arméniens sont si mauvais ? »* a dit mon oncle dans son arabe approximatif.

*« Non, mon frère, peut-être que les Arméniens ne sont pas mauvais, mais l'année dernière, les gendarmes ont amené chez nous environ cinquante familles arméniennes, des enfants, des femmes et des vieillards. Le lendemain, ils ont rassemblé les adolescents et les vieillards et les ont emmenés comme s'ils*

*voulaient les faire travailler. Ils ne sont jamais revenus. Ils ont choisi les jeunes filles et les femmes et se les sont partagées. Et ils ont emmené les autres dans une direction inconnue et les ont anéantis. ... Grâce à Dieu vous n'êtes pas Arméniens... »*

La femme a repris son fuseau et elle a continué sa route en nous laissant horrifiés et terrorisés... Et c'est dans ce village que nous devions passer la nuit...

A l'ouest, le crépuscule s'étendait. Il était difficile de distinguer les Arméniens des Turcs. Nous nous sommes levés et, selon notre habitude, nous nous sommes séparés, dans l'espoir de la miséricorde de Dieu et de la pitié des hommes, en bénissant d'avance au nom de Dieu. Je ne peux pas dire si le cœur des hommes s'était endurci et si les hommes étaient devenus méchants... Après avoir frappé en vain à quelques portes, je suis revenu au lieu où nous devions nous retrouver. Un peu plus tard, mon oncle aussi est venu avec son fils. Les sentiments qui portaient à aider les autres ou à s'intéresser à eux n'existaient plus. Jusqu'à aujourd'hui, je ne parviens pas à comprendre pourquoi mon oncle m'avait fait faire demi-tour sur mon chemin initial...

Du minaret, le mollah a adressé la prière du soir à la population et ensuite tout devint silencieux. Nous errions tous les trois dans les rues, lorsqu'une femme s'est avancée vers nous, avec un paquet à la main. Mon oncle a demandé :

*« Ma sœur, où est la mosquée ? »*

*« Qu'avez-vous besoin de faire à la mosquée à cette heure de la nuit ? »*

*« Nous voulons faire notre prière du soir et trouver où dormir. »*

*« Voilà, là-bas, cette petite porte... »*

Nous avons quitté cette femme et nous nous sommes dirigés vers la porte qu'elle avait montrée. Nous avons poussé la porte, elle s'est ouverte. Tout doucement, nous sommes entrés en tremblant de peur. C'était une vaste pièce à demi ouverte avec des vieux tapis pendus çà et là en désordre sur les murs.

*« Mon oncle, où pouvons-nous dormir ici ? »*

*« Chut, ne faites pas de bruit. »*

Il a étendu un tapis en disant : « *Allez, vous coucher* », et il nous a recouverts d'un autre tapis, en disant : « *Allez, dormez...* ».

« *Mon oncle, les Arabes viendront et nous égorgeront.* »

« *Ils ne viendront pas. Je les ... Levez-vous tôt.* »

En effet, il nous a réveillés juste avant l'aube et nous sommes aussitôt sortis de la mosquée. Le mollah était devant nous : « *Qui êtes-vous et que faites-vous de nuit à la mosquée ?* »

« *Nous sommes des Turcs d'Antioche, s'est justifié mon oncle. Nous sommes venus prier Dieu dès l'aube et nous partons avec la bénédiction de Dieu. Dans la journée, on ne peut pas marcher sous le soleil.* »

« *C'est bon, mes fils. Bonne chance à vous et que Dieu vous bénisse.* »

Un peu plus tard, le soleil a montré sa face radieuse. En marchant lentement, nous sommes arrivés à la lisière du village. Sous le mur d'un dépotoir ouvert, à l'abri du soleil matinal, un groupe d'hommes, assis et debout, parlaient probablement du travail fait hier, ou à faire aujourd'hui, ou bien de la guerre et de la misère générale. Mon oncle nous a dit alors : « *Allons leur demander une cigarette* ».

« *Ne fait pas ça, mon oncle, ils nous égorgeront ...* »

« *N'ayez pas peur, je... leur...* »

Mon oncle avait pris son parti de sa nudité, il n'avait plus honte. Il se sentait comme un animal. Nous nous sommes rapprochés, il les a salués. Nous, les jeunes, nous n'avions pas le courage ni le droit de parler, pour ne pas nous trahir. Il a demandé du tabac à l'un d'eux. Celui qui a donné du tabac n'avait pas de papier à cigarette, un autre lui en a donné et l'a aidé à rouler sa cigarette. Mais il n'avait pas de feu et mon oncle a demandé du feu à un troisième. Un jeune homme a dit : « *Ceux-ci doivent être Arméniens, égorgeons-les...* »

Nous étions terrifiés, alors que mon oncle utilisait une fois de plus son éloquence, en disant : « *Nous venons d'Antioche, ...* » etc., etc.

Un vieil homme a dit : « *Que voulez-vous de ces pauvres gens, laissez-les, qu'ils aillent au diable* ». Puis, se tournant vers nous : « *Allez, allez, continuez votre chemin, que Dieu vous vienne en aide !* ».

Mon oncle a inhalé la fumée de sa cigarette, et nous, les jeunes, avons repris notre souffle...

Après avoir erré plus d'une semaine, finalement, avant le coucher du soleil, nous sommes arrivés à Mouhardi. Mon oncle, en homme ayant accompli son devoir avec honneur, me laissa et entra dans le village avec son fils. Moi, j'avais honte de me montrer aux gens dans mon état à demi nu. Le soleil a disparu derrière l'horizon. Les gens ont quitté les rues. J'ai remarqué au loin une femme qui retirait du pain d'un tonir (fosse creusée dans le sol, dans laquelle on allume un feu pour cuire le pain comme dans un four). L'arôme du pain cuit est arrivé à moi. Depuis combien de temps n'avais-je pas senti l'arôme du pain ?... J'ai regardé autour de moi, il n'y avait personne. Tout honteux, je me suis approché et j'ai salué. La femme s'est retournée, elle m'a regardé en s'exclamant : « *Oueli (Mon Dieu), dans quel état es-tu !* »

« *Un morceau de pain* », ai-je supplié. La femme a coupé un morceau de pain de la taille d'une et main et me l'a donné.

« *Ô Seigneur, merci...* »

Cette nuit, j'ai retrouvé ma sœur et mon frère malade dans la grange que je connaissais, là où ma grand-mère maternelle, mon oncle Sarkis et ma tante Mariam s'étaient réfugiés. Cette nuit... une nuit que je n'oublierai jamais..., mon petit frère de quatre ans, a rendu son âme à Dieu en murmurant : « *Du pain, du pain, un peu de pain* »... Ma conscience me reprochait de ne pas avoir apporté mon morceau de pain à mon frère. Mais pouvais-je savoir ?... Je pleurais amèrement...

Après m'avoir envoyé avec mon groupe, mon père avait laissé ma sœur et Andranik sur place, et il était parti avec ma tante Sarah, jusqu'à l'ouest du village où habitait Baïramian Samson qui travaillait chez un armateur. Huit à dix jours

plus tard, il était arrivé chez Samson. Il lui avait exprimé son désir de travailler. Samson avait recommandé mon père, mais sans résultat. L'armateur n'embauchait personne. Mon père s'était dirigé vers le nord dans le but d'arriver à Gousser dans la région de Djesser-el-Choughour. Après plusieurs semaines d'errances, il était arrivé au village de Yaghoubié, un village arménien, mais arabisé.

Le village de Yaghoubié existait dans la région depuis très longtemps, mais personne ne savait réellement depuis quand. Le village s'élevait sur une colline et cent cinquante à deux cents familles y vivaient. Au pied de cette colline, un autre village du même type existait, nommé Ghnéyé, qui était également peuplé uniquement d'Arméniens, mais de confession catholique. Dans le village de Yaghoubié, dont les habitants étaient de confession apostolique, seul le riche agha était catholique, alors que dans le village voisin, à une distance de moins de quinze à vingt minutes de marche, il n'y avait aucun habitant de confession apostolique, ni aucun arabe. Dans ces deux villages peuplé d'Arméniens, personne ne parlait arménien.

À Yaghoubié, il y avait un conseil de district. Son président, Abu Farah, s'était arrangé pour ouvrir l'église, sonner les cloches chaque dimanche matin, dire la messe lui-même, cuire le pain consacré et le distribuer aux gens. Les gens étaient des croyants, mais à peine deux ou trois vieilles personnes venaient à la messe. Abu Farah avait eu un fils et une fille. Lui-même avait vieilli avant l'heure après la mort de son fils unique à la guerre.

Il était peu loquace, n'entretenait de relations avec personne. La seule maîtresse de maison chez lui était sa fille, une personne robuste âgée de plus de vingt-cinq ans et l'on peut dire que c'était elle le maître de maison. Elle cultivait elle-même la terre, elle bêchait, semait, fauchait et récoltait. Son père n'était plus qu'un cadavre ambulante. « Il arrivait parfois que, n'ayant pas une mesure de farine de blé à la maison pour faire cuire les hosties, on donnait à ma sœur une mesure de farine d'orge ou de millet. Elle allait alors chez une femme riche pour l'échanger contre une mesure de farine de blé...

Mon père cultivait les terres du prêtre du village contre la fourniture d'un morceau de pain d'une dimension de trois paumes de main. Eux-mêmes, n'avaient pas plus, et ils étaient aussi dans la misère. Rarement, un jeune homme venait à l'église pour aider mon père durant la messe.

... Revenons maintenant au moment où nous avons rejoint notre père.

Au cours de ses errances, mon père avait fait à Skelbi la connaissance d'une famille de Kessab. De même, il avait fait la connaissance à Gaston, d'une personne bien connue qui avait de l'autorité dans la région. Après s'être installé à Yaghoubié, il m'avait envoyé un mot à Mouhardi par l'intermédiaire d'un messenger, pour m'expliquer où descendre à Skelbi et à Gaston. Il s'était arrangé pour organiser et assurer mon voyage de Skelbi à Gaston et de Gaston à Djisser-el Choughour, ainsi que celui de ma sœur et d'Andranik (mon père n'était pas au courant de sa mort).

Notre joie était indescriptible. À nous deux, nous n'avions qu'un oreiller et une petite couverture. Les vêtements de ma sœur tenaient dans un petit sac. Moi, je n'avais rien, à part les haillons que j'avais sur le dos. Nos préparatifs n'allaient durer que quelques minutes. Le lendemain matin, nous avons partagé nos affaires en deux tas que nous avons pris sur le dos et nous sommes partis pour Skelbi. Nous sommes arrivés assez tard. Les personnes que connaissait mon père à Kessab, étaient des gens modestes, ils ont partagé leur souper avec nous. Au bout de trois à quatre jours, ils ont trouvé un Arabe qui est venu le matin avec un âne. Le petit déjeuner, fait de ce que nous avions, venait de se terminer. L'Arabe a mis sur le dos de l'âne ce que nous possédions. L'animal n'a pas même senti qu'on le chargeait. Nous nous sommes mis en route. Moi, un jeune adolescent en vêtements arabes à demi déchirés, ma sœur, en vêtements de gitane.

Vers midi, nous sommes arrivés au pied des ruines de la forteresse de Medek : La même eau sale que deux années auparavant. Impossible de la boire. Nous avons continué notre chemin. Environ quatre heures plus tard, le temps s'est

couvert. L'horizon s'est noirci au loin. L'automne voulait dire ses derniers mots. Le soleil s'est couché ou c'étaient les gros nuages qui ont obscurci le ciel, de toute façon, le vent s'est levé, suivi de gouttes de pluie. Sans soleil, l'air s'est refroidi. Les gouttes de pluie chassées par le vent, semblaient devenir des balles de sable sur nos visages. La faim et le froid se sont unis contre nos forces physiques épuisées. Nos genoux ont fléchi. Notre guide arabe a eu pitié de moi et m'a fait monter sur l'âne. Nous avons un peu avancé, puis les jambes de ma sœur ont fléchi. Ses jambes ne la portaient plus. L'Arabe m'a fait descendre pour faire monter ma sœur sur l'âne. Ma sœur ne pouvait plus se tenir seule sur l'âne et elle commençait à geler sous le vent mêlé de pluie.

Notre guide a dû pousser ma sœur, pour la protéger de la pluie, il m'a repris le manteau qu'il m'avait donné et l'a mis. Il est monté sur l'âne et a pris ma sœur sous ses bras, il m'a donné le bâton qu'il avait à la main et m'a dit :

*« Frappe l'âne, court jusqu'au village de Gaston et demande de l'aide. »*

*« Dépêche-toi, cours, ta sœur est en train de geler. »*

J'ai fait en une demi-heure ce trajet qui demandait normalement au moins une heure. Il faisait déjà tout noir. J'ai trouvé l'homme chez qui on m'avait envoyé et qui a dépêché ses deux fils à la rescousse. Environ une demi-heure plus tard, ils ont amené ma sœur à demi morte. Elle respirait à peine. La maîtresse de maison et ses deux filles ont ranimé ma sœur en lui massant les pieds, les mains, les tempes. La respiration a repris et elle a commencé à respirer normalement.

Je ne sais pas ce qu'ont mangé nos hôtes à dîner, mais nous, nous avons reçu chacun, pour la première fois depuis trois ans, une assiette de soupe et un demi-pain... Au début, la soupe ne descendait pas dans la gorge de ma sœur. La généreuse maîtresse de maison lui a pris le pain et la cuillère et l'a aidée à avaler la première cuillère de soupe en lui massant le dos et la poitrine. Ma sœur a pris sa soupe à petites gorgées et sa gorge s'est desserrée, elle a pu manger. La maîtresse de maison n'était pas rebutée à notre vue : Elle nous a donné un matelas et des couvertures propres, et nous avons bien dormi.



Le lendemain matin, nos hôtes nous ont servi le petit déjeuner, ils nous ont envoyés avec un muletier à Jesser-el-Choughour. Ma sœur s'est installée sur le mulet. Quant à moi, je marchais, je me considérais comme un homme et je me comportais désormais comme un homme.

Ma sœur et moi, nous avons commencé à errer dans les rues de Jesser-el-Choughour, en cherchant un endroit pour passer la nuit. Qui que je voyais, je lui demandais (en arabe) un abri. Un homme m'a montré une cour qui, outre le portail, avait encore deux fenêtres des deux côtés du portail. Je suis entré comme si c'était un lieu maudit et abandonné. La porte de l'une des quatre pièces était ouverte. Deux fenêtres sans volets s'ouvraient sur la cour. On pouvait y passer la nuit. Lorsque la nuit est tombée, nous avons étendu un matelas par terre. Il n'y avait même pas de pierre pour tenir lieu d'oreiller...Quelques instants après, une multitude de poux nous a attaqués. Plus de tranquillité. C'était la nuit dans une ville inconnue peuplée de Turcs ou d'Arabes. Nous ne craignons pas les Arabes, mais les Turcs nous terrifiaient. Où aller ?, à qui s'adresser ? Il n'y avait d'autre issue que de patienter. Où que nous mettions nos mains sur notre corps, ou sur les pieds, le visage, le ventre ou le dos, nous y trouvions une masse horrible de poux. Jusqu'au lever du jour, nous n'avons pas fermé l'œil. Au matin, le nombre de poux a commencé à diminuer progressivement. Néanmoins, nous sommes sortis errer dans les rues dans l'espoir de rencontrer quelqu'un que nous pourrions connaître. Vers midi, Armen, le petit-fils de l'oncle de mon père a semblé descendre du ciel, spécialement pour nous. Là aussi, la sagesse de mon père et ses calculs se sont vérifiés. Dès la veille, il avait chargé Armen de descendre dans la ville de Djisser et d'y errer trois à quatre heures dans l'espoir de nous rencontrer. Et il avait eu raison. Armen a acheté trois pains et un morceau de fromage que nous avons mangés. C'était à la fois notre petit déjeuner et notre déjeuner. Nous sommes arrivés à notre destination à la nuit. Immédiatement, nous avons enlevé et donné nos vêtements à notre tante Sarah, pour qu'elle les fasse bouillir, et nous nous sommes couverts d'une façon ou d'une autre.

... Pendant l'hiver 1917, nous vivions d'herbe. De Khevtemv mon père a reçu des nouvelles de sa sœur Gohar. Un jour, il a décidé que puisque nous, nous mangeons de l'herbe, elle n'a qu'à venir manger de l'herbe avec nous... Un matin, il s'est mis en route, et le lendemain soir il est revenu avec sa sœur Gohar.

C'était l'automne et la récolte des olives. À quoi s'occupaient ma sœur et mes tantes, je ne le sais pas. Mais grâce aux relations de mon père, j'ai commencé à travailler à l'huilerie. Je faisais marcher l'âne attaché à la poignée de la meule qui en tournant pressait les olives. Je recevais un pain par jour et un bol d'huile par semaine. Nous faisions cuire l'herbe récoltée par mes tantes, nous y ajoutions du sel et de l'huile et nous la mangions. Je ne sais pas d'où mon oncle venait quand il apparut avec son fils malade. Trois jours plus tard, son fils est mort. Lui-même était couché, malade. Tout seul, je ne pouvais rien faire. Deux ou trois voisins sont venus m'aider à enterrer mon cousin dans un lieu désert. Une semaine plus tard, mon oncle aussi est mort. Lui aussi, nous l'avons enterré ... Une semaine plus tard, mon père vint pour accomplir l'office des morts. Un autre jour, mon père m'a envoyé chez un vieil homme pour faire une commission. J'y suis allé et j'ai vu que le vieil homme débarrassait le coton de ses graines avec une machine qui exigeait un peu de vitesse et de force. Le travail à la meule de l'huilerie m'avait changé, il m'avait donné de la force :

« *Emmi, (oncle - en turc)* », ai-je dit, « *permets-moi de travailler un peu* ».

« *Ruh, valed ! (Va-t'en, mon garçon - en arabe), que connais-tu de ce travail ?* »

« *Laisse-moi essayer.* »

« *Non.* »

Après avoir nettoyé un seau de coton, le vieil homme est descendu de sa machine et, sur ma demande, il s'est approché de moi. J'ai aussitôt bondi, j'ai rempli le seau de coton brut et je l'ai mis à côté de la machine. Je suis monté sur la machine, j'ai posé mon pied droit sous les deux cylindres qui tournaient en sens opposés, j'ai saisi avec ma main droite la poignée du cylindre supérieur avec un

mouvement synchrone de la jambe et de la main, j'ai mis en route les deux cylindres. De la main gauche, je mettais des poignées de coton brut dans la machine. Le résultat était encourageant.

En quelques minutes, j'avais nettoyé un seau de coton brut. Soudain, le vieil homme est entré. Il s'est arrêté, stupéfait, un sourire de joie est apparu sur sa face.

*« Mon garçon », s'est-il écrié, « où as-tu appris à faire ce travail ? Viens travailler chez moi, je te payerais ce que tu voudras ! »*

*« Non, mon oncle, je travaille déjà à l'huilerie, il ne serait pas convenable d'en partir. »*

On était au mois de décembre de 1918. Nous ne savions pas ce qui se passait sur les fronts de la guerre. Nous ne savions qu'une chose : partout, régnait l'anarchie. Nous avions la nostalgie de notre maison, de notre lieu de naissance, Après des années de souffrances et de tourments, les cœurs et les pas des Arméniens survivants du Génocide se dirigeaient vers leurs maisons.

Samson agha, sa famille et d'autres personnes, brûlaient tous du même feu. Samson s'était arrêté à la lisière du village de Ghnéli, au pied de Yaghoubié, et il s'inquiétait de son ami d'enfance, futur chef de quartier, prêtre et confident. On lui avait dit qu'à Yaghoubié, il y avait un prêtre, mais on ne connaissait pas son nom. Il avait immédiatement envoyé quelqu'un dire à mon père de se joindre à la caravane qui était en train de se rapatrier. Nous n'avions aucun préparatif à faire, ni de permission à demander à qui que ce fût. Nous sommes aussitôt descendus et avons rejoint la caravane pour atteindre Antioche aussi vite que possible. Les gens étaient en train de se ruer pour rejoindre leurs terres, avec l'image de leur maison natale dans leurs yeux et dans leurs cœurs. Nous sommes arrivés à Antioche à minuit passé et, selon un accord préalable, nous sommes tous entrés dans l'église arménienne.

Mon père était à l'arrière-garde du groupe et il est arrivé avec vingt à trente minutes de retard, en compagnie du mari de sa sœur, Hovhannes Nazarian, qui était malade et épuisé. Peu après, le jour s'est levé. Emplis de joie, les gens

n'avaient pas pu s'endormir. On ne voyait aucune réaction de la population turque. Nous ne sentions pas faim... Le soleil se levait... En avant, retour dans notre village !...

Vers le soir, nous sommes arrivés à Kaler, exactement à l'heure où nous avons quitté le village le 15 août 1915, il y a exactement trois ans, quatre mois et quinze jours, ou bien après mille deux cent trente-trois jours pleins de tourments et d'inquiétudes, de souffrances et de larmes, de terreur et de mort, de famine et d'épidémies, en un mot, des jours où toutes ces horreurs se sont entremêlées avec massacres et tueries ...

Les dernières lueurs du soleil couchant avaient couvert d'un voile doré les maisons démolies, les jardins retournés à l'état sauvage et les sommets des montagnes environnantes. Le village orphelin avait sombré dans le silence et s'était ratatiné.

Quel contraste : des déserts brûlants et sans limites, et, blotti au flanc de la montagne, un village abandonné, mais objet de tous nos rêves !...

Un cher village à la brise fraîche ! Dans les champs et les jardins duquel il nous faudrait faire tout type de travaux agricoles, ce qui devait m'inciter à composer, plus d'un demi-siècle plus tard, l'ethnographie de la région en me basant sur ma biographie<sup>11</sup>.

---

<sup>11</sup> À partir de 1976, au cours de mes recherches de quartier en quartier, j'ai fait la connaissance, dans sa propre maison du quartier Nor Kilikia d'Erevan, de **Grigor Guzalian**, (né en 1903), un intellectuel rapatrié du Moussa-Dagh. J'ai collaboré avec lui et inscrit des matériaux ethnographiques. Pendant ce temps, appréciant sa riche expérience, je lui ai demandé de décrire la vie et les mœurs de ses ancêtres en se basant sur le « Questionnaire » de l'ethnographe Stépan Lissitsian. Par suite de son émigration d'Arménie aux Etats-Unis d'Amérique, ce précieux document manuscrit était resté pendant de longues années dans les Archives de l'Institut d'Archéologie et d'Ethnographie de l'Académie Nationale des Sciences d'Arménie. Je l'ai récupéré, corrigé, préparé à la publication avec Préface (en arménien et anglais) et je l'ai fait imprimé sous le titre « *Ethnographie du Moussa-Dagh* » (Erevan, 2001) et je l'ai envoyé à l'auteur moribond qui l'a vu avant de rendre l'âme et qui a fermé ses yeux à jamais, l'âme en paix.

À partir de 1919, le village orphelin a commencé à se repeupler, grâce au travail acharné de la nouvelle génération, jusqu'en 1939, quand la deuxième déportation a commencé...

**10 (28).**

**TÉMOIGNAGE DE BÉNIAMIN BISLAMIAN  
(NÉ EN 1903 AU MOUSSA-DAGH)**

Un jour, un Arabe m'a raconté sa vie, il a dit : « *Je t'avoue sincèrement qu'en Turquie, j'ai été un askiar (soldat) turc. On nous a envoyés au lieu nommé Moussa-Dagh pour que nous massacrons les Arméniens qui avaient grimpé sur la montagne. Nous avons entouré la montagne de trois côtés. Tout à coup, nous avons vu devant nous une échelle qui venait du ciel. Sur l'échelle deux personnes se tenaient, l'épée à la main. Du sang coulait de la pointe des épées. En voyant cela, nous avons pris peur et avons couru au loin. Paniqué, j'ai fui jusqu'ici, à Homs et Damas* ».

**11 (29).**

**TÉMOIGNAGE DE THOVMAS HABÉCHIAN\*  
(NÉ EN 1903 AU VILLAGE DE YOGHOUN-OLOUK DU MOUSSA-DAGH)**

Pendant la bataille du Moussa-Dagh, j'avais douze ans. Je me rappelle que bien des gens grimpaient sur la montagne. Des réunions se sont tenues dans le village pour déterminer si nous voulions donner notre accord pour une déportation. Une grande agitation se produisait pendant ces réunions : « *Nous n'avons rien fait de mal* », « *Quel crime avons-nous commis pour être déportés ou bien pour être contraints de grimper sur la montagne* ». Ils finirent par conclure « *Il faut grimper* ».

*sur la montagne* ». Nous avons tout abandonné, nos maisons, nos biens, et nous sommes montés.

Les habitants des villages de Hadji-Habibli et de Bitias étaient dans le doute, car le Révérend Nokhoudian était contre l'ascension de la montagne. Il a convaincu les gens de partir en exil. Quant aux habitants du village de Kaboussié, presque tous sont partis en exil. Seules dix-sept familles sont montées. En tout, environ six mille personnes firent l'ascension de la montagne.

Sur la montagne, chaque famille avait construit des huttes en bois, car il n'y avait ni tuiles, ni pierres. Les jeunes garçons avaient élevé des barricades. On a réuni deux conseils, l'un administratif pour régler la vie au sein de la montagne, l'autre pour organiser les forces militaires. Le combat a commencé. La première balle en réponse aux balles turques a été tirée par Sarkis Dabaghian. Le combat a continué. L'ennemi, s'étant heurté à une forte résistance, a battu en retraite.

Franz Werfel a écrit un roman sur le crime de la Turquie et sur la résistance des Arméniens, et notamment sur ces gens qui avaient grimpé en toute conscience sur la montagne, en comprenant le danger de mort, conséquence de leur acte. Ces gens qui résistèrent les armes à la main.

Il y a eu trois batailles principales. Nos combattants ont toujours été victorieux. Ils savaient que nos vivres étaient en petite quantité, l'hiver approchait, mais la victoire nous encourageait. Nous avions aussi de l'espoir qu'un navire européen allié passerait sur la mer. Notre situation était soulignée dans un message écrit à côté d'une croix rouge. Le moment tant attendu arriva. Le premier navire européen que nous avons remarqué a été le « Guichen » qui patrouillait le long de la côte. L'équipage a remarqué avec des jumelles le message ainsi que les gens sur la montagne. Les marins voulurent vérifier et envoyèrent un canot. Il y avait parmi nous des personnes qui parlaient français et anglais. L'amiral a ordonné : « *Qu'ils attendent une semaine* ».

La montagne était couverte de brume. On ne se voyait pas à dix pas. Soudain, la brume s'est dissipée et un navire s'est montré. Nous avons défait des

draps de lits pour en faire des drapeaux que nous avons fait flotter dans l'air avec allégresse. Dans une dernière tentative, les Turcs ont attaqué, mais les nôtres ont contre-attaqué avec héroïsme.

Une semaine plus tard, l'amiral envoya quatre autres bateaux. Finalement, l'amiral Dartige du Fournet est venu lui-même sur la « Jeanne d'Arc », il a vu que la situation était critique et que nous avions besoin d'aide. Mû par un sentiment d'humanité, sous sa propre responsabilité il a fait monter tout le monde sur ses navires, tout en protégeant nos arrières au cas où l'ennemi nous attaquerait.

D'abord, ils allèrent à Chypre pour demander l'asile aux Anglais. Ceux-ci ont répondu : « *Nous n'avons pas de place* ». À Port-Saïd, où nous sommes enfin arrivés, il y avait une sorte de quarantaine. La nourriture nous était apportée par bateau. Les gens du Moussa-Dagh y sont restés quatre ans. La nourriture apportée par les armées alliées et par le gouvernement égyptien nous conserva en vie.

Nous avons demandé au gouvernement français de nous entraîner, puisque notre guerre à nous contre les Turcs n'était pas terminée. Nos jeunes gens étaient entraînés sous le drapeau français. Ensuite, des émissaires spéciaux sont venus nous rendre visite et ils ont décidé que, compte tenu de l'expérience du Moussa Dagh, des exercices militaires seraient organisés. Notre conseil national y a consenti. L'Armée Arménienne Orientale a été formée et tous les hommes de dix-huit à soixante-cinq ans ont été enrôlés sans exception. Ils ont été envoyés à Chypre, où se trouvait le centre d'entraînement militaire. Les Arméniens, commandés par le général Allenby ont combattu aux côtés des Alliés. Ils ont vaincu Près d'Arara, ils ont vaincu l'armée turque et allemande, réputée invincible, et ils l'ont poursuivie jusqu'en Cilicie. Et c'est à ce moment qu'a émergé l'idée d'un programme pour faire de la Cilicie un foyer arménien.

12 (30).

**TÉMOIGNAGE DE DAVIT DAVITIAN  
(NÉ EN 1905 AU VILLAGE KABOUSSIÉ DU MOUSSA-DAGH)**

Ma mère racontait que, à la fin du siècle dernier, dans notre village de Kaboussié, les filles n'allaient pas à l'école. Quand ma mère, alla à l'école, les garçons plus petits qu'elle lui jetaient des pierres. Mais plus tard, à la fin de ses études, elle est devenue institutrice dans cette même école.

Je suis né en 1905. Ma mère m'a instruit autant qu'elle l'a pu. Mon père était allé à Paris et y était devenu maçon. Il nous envoyait de l'argent pour ma formation. J'avais deux oncles, ils ont été enrôlés dans l'armée turque. J'ai entendu dire qu'on les avait tués en route.

En 1915, nous avons été fort surpris d'apprendre que les Turcs venaient nous attaquer. On a fait une réunion. Les membres des partis Dachnak, Hentchak et Hramkavar n'avaient rien préparé, tout en parlant toujours de révolution, les ânes !

Lorsque la bataille du Moussa-Dagh a commencé, j'avais dix ans et j'ai tout vu de mes propres yeux. Mon père était revenu au village et on a réuni tout le monde pour dire qu'il fallait grimper sur la montagne. Mon père nous a fait monter. Lorsque les Turcs ont attaqué, nous étions déjà à l'abri derrière les rochers de la montagne à proximité de laquelle coulait l'Oronte. Quand l'attaque des Turcs a commencé, nous occupions des positions éloignées les unes des autres, pour faire croire que nos combattants étaient nombreux. Les Turcs commencèrent à avancer. Nous avons emmené avec nous sur la montagne nos chèvres et d'autres animaux. C'était moi qui m'occupais d'eux. La nuit, ces animaux venaient dormir à côté de moi, car ils m'aimaient beaucoup. La nuit, j'allais avec mon père cueillir des fruits dans les vergers au pied de la montagne et nous les apportions à ma mère et à ma grand-mère.



Mon papa avait une petite arme. D'autres avaient de vieux modèles de fusils de chasse, mais ils étaient difficiles à armer. Il fallait les faire tenir sur une pierre et les remplir de poudre, appelée *tchakhmakhlou*. Les nôtres se battaient avec ces fusils de chasse. J'ai vu de mes yeux les Turcs tomber à terre et mourir. Nos gens du Moussa-Dagh étaient braves et se battaient de toutes leurs forces.

J'avais une tante. Elle avait une fille qui venait de naître. La petite pleurait, mais il ne fallait pas qu'on entende du bruit sur le Moussa-Dagh pour que l'ennemi ne nous localise pas. Ma tante essayait de faire taire la petite. Tout le monde avait peur que les ennemis nous découvrent à cause de ses pleurs et qu'ils crient : « *Infidèles, où êtes-vous ?* ». Ma tante a donné le sein à la petite et l'a mise à dormir dans les herbes. Nous sommes partis pour un lieu plus sûr. La petite est restée sur place. À notre retour, nous avons vu qu'elle dormait encore au même endroit. Cette petite a grandi, elle est maintenant en Arménie. Bien des femmes avaient préparé leurs filles à se jeter des rochers dans la mer si les Turcs venaient et voulaient les attraper.

Des batailles de grande ampleur ont eu lieu. Mon papa et les autres hommes se sont battus. Les combattants se cachaient derrière les rochers, mais les cartouches manquaient. Moi-même, j'ai apporté de nombreuses fois des munitions à la première ligne du front. J'étais jeune, mais je n'avais pas peur. J'ai vu tout cela de mes propres yeux. D'autres fois, je portais de l'eau aux combattants, je les aidais. J'apportais des messages aux uns et aux autres. Notre bataille dura plus de quarante jours. Une seule personne parlait français parmi nous. Les gens voulaient passer sur l'autre flanc de la montagne et attendre de l'aide du côté de la mer. Les femmes ont donné des draps blancs que l'on a cousus ensemble et sur lesquels on a inscrit le signe la Croix Rouge. Un navire français est apparu au large. Il nous a vus et s'est approché : « *Que veut dire cette croix ?* », ont-ils pensé. Finalement, quelqu'un est descendu vers eux pour leur dire : « *Nous sommes chrétiens, sauvez-nous !* ». Cette personne qui parlait français leur a expliqué que les Turcs avaient l'intention de nous massacrer. Le capitaine du navire français a dit : « *Nous*

*sommes en ce moment en pleine guerre* ». D'autres disaient : « *Prenez pitié* » d'eux, ce sont des chrétiens après tout ! ». Finalement, ils ont reçu l'autorisation et les navires français se sont approchés de nous. Nous nous sommes réjouis. L'ordre est venu de tuer tous les animaux que nous avions : chèvres, vaches, veaux, pour qu'ils ne tombent pas aux mains de l'ennemi. Les Français ont envoyé des petits canots. Ils nous ont embarqués sur les navires et nous ont emmenés en Égypte. Là, il y avait un endroit disponible, je ne me rappelle plus où. On nous nourrissait et on nous gardait là. Le gouvernement français nous a sauvés. Le Nil n'était pas loin de là. Un jour, j'ai voulu nager. J'ai sauté dans le fleuve, mais j'ai vu qu'il était profond. J'étais en train de me noyer. Un de nos amis est venu à ma rescousse. Il m'a sauvé en me tirant hors du Nil.

Lorsque la guerre s'est terminée, on nous a ramenés au Moussa-Dagh. Puis nous sommes allés en France. Lors de l'occupation de la France par les nazis, j'ai rejoint le Front National. J'ai combattu avec Missak Manouchian ainsi qu'avec Haroutiun Martikian qui était aussi avec nous. On nous a attrapés et emmenés vers le fleuve (la Seine). Les agents de la Gestapo avaient armé leurs fusils et nous poussaient devant eux vers le mur. Ils nous avaient mis en joue et étaient prêts à tirer. Je me demandais : « *Pourquoi ça?* ». Il paraît qu'ils nous avaient pris pour des Juifs. On nous a placés sous le mur. Les soldats s'étaient alignés et visaient nos fronts. Je les regardais. Mes nerfs étaient tendus. Il faut avoir vécu un tel moment pour comprendre. Il y avait deux agents de la Gestapo. L'un a dit quelques mots à l'autre. L'autre s'est approché de moi en disant : « *Descends ton pantalon* ». On m'avait pris pour un Juif, mais j'avais les yeux bleus... Lorsqu'ils ont vu que je n'étais pas circoncis, que je n'étais pas Juif, au lieu de tirer, ils nous ont donné quelques coups de crosse et nous ont libérés. Plus tard j'ai été envoyé à Buchenwald avec Haroutiun Martikian.

13 (31).

**TÉMOIGNAGE DE SARKIS ADAMIAN  
(NÉ EN 1906 AU VILLAGE HADJI-HABIBLI DU MOUSSA-DAGH)**

La guerre de 1914 n'était pas encore commencée, d'innombrables essaims de sauterelles sont venus pour couvrir la terre et nous ne pouvions pas voir le ciel. Toutes les récoltes ont été perdues. C'était la volonté de Dieu pour que la moisson ne tombe pas aux mains de l'ennemi. Un mois plus tard, des agents du gouvernement turc sont venus pour enrôler les jeunes Arméniens dans l'armée. Tous les garçons sont montés en cachette sur le Moussa-Dagh. Les officiers Turcs sont venus pour exiger que les parents fassent venir leurs enfants pour les enrôler. Les parents répondirent : « *Nous ne savons pas où ils sont.* »

Les Turcs commencèrent à brutaliser les pères et les mères. Et là, le gouvernement a compris que ceux-ci allaient lui résister.

Quelques jours plus tard, trois représentants sont venus, un papier à la main, pour dire :

« *Il vaut mieux que vos fils se rendent d'eux-mêmes, autrement beaucoup de personnes périront.* »

Nous avons dit que nous ne nous rendrions pas et que nous allions nous battre de toutes nos forces.

Ces représentants sont partis. Deux semaines plus tard, trois autres personnes sont venues, avec le même document. Nos garçons refusèrent de nouveau. Ces personnes s'en sont allées également. Puis, encore trois personnes sont venues, avec un papier contenant de sévères avertissements. Nos garçons ont coupé l'oreille de l'une de ces personnes, puis ayant enveloppé son oreille dans ce papier, ils ont renvoyé cette personne pour faire comprendre que n'étions pas de ceux qui se rendent, mais de ceux qui combattent.

En voyant cela, le gouvernement turc a envoyé une immense armée de vingt mille soldats et la bataille a commencé. L'ennemi ne pouvait pas gagner car de

notre côté, tout était enfoncé dans la brume. C'était Dieu qui nous protégeait. Quand les Turcs nous attaquaient, la brume nous couvrait et ils ne nous voyaient pas, mais nous les voyions et nous les combattions. Ils attaquaient les matins de chaque dimanche, avec une armée immense, ils finissaient par fuir en prenant en sens inverse le chemin qu'ils avaient emprunté pour venir. Lors de la dernière bataille, nous avons dû nous retirer jusqu'au sommet du Moussa-Dagh. Il n'y avait plus d'autre place et d'un côté, c'était la mer, de l'autre, un abîme. Vers le soir, une grande bataille a été livrée, mais la brume nous a de nouveau aidés. L'ennemi a battu en retraite, mais il n'est pas redescendu de la montagne. Il avait trouvé un endroit sûr dans la montagne, pour reprendre leur attaque dès le petit matin. Nous avons fait une réunion pour réfléchir à ce que nous allions faire. Dans la nuit, à une heure du matin, une trentaine d'hommes armés sont allés en secret à travers la forêt pour les attaquer avec des grenades à main et des fusils. Terrorisés, les Turcs se sont enfuis en laissant tout sur place, y compris leurs armes.

Le lendemain à midi, un bateau est apparu du côté où se trouve Chypre. Quelques personnes ont nagé pour apporter une lettre et expliquer notre situation. Le capitaine a dit : « *Résistez encore huit jours* ». Le navire est parti pour revenir huit jours plus tard avec six autres bateaux. Nous avons brûlé tout ce que nous avions sur la montagne et nous n'avons sauvé que nos âmes. Nous avons eu dix-huit victimes, alors que les Turcs ont laissé des milliers de morts sur le champ de bataille.

Les bateaux nous ont transportés à Port-Saïd. Dans l'armée française, nos garçons ont formé la Légion Arménienne dans laquelle ont été aussi incorporés des Arméniens d'autres régions, et ils ont vaincus les ennemis Turcs et Allemands. Les navires qui nous avaient transportés nous ont fait revenir au Moussa-Dagh. C'était en 1919. Nous avons vécu vingt ans en paix au Moussa-Dagh sous le protectorat des Français. Nous avons tout recommencé : labour, ensemencement, récolte...

En 1939, lorsque le Sandjak fut donné aux Turcs, les Arméniens se sont dispersés. Les Turcs ont planté leur drapeau sur le Moussa-Dagh. Les Français

nous ont transportés à Ayndjar et nous ont donné des terres que nous avons cultivées. Nous avons construit des maisons, fait des récoltes. Neuf ans plus tard, des représentants de l'Arménie sont venus pour dire que si la Guerre Patriotique (la deuxième guerre mondiale) se terminait par leur victoire, nous pourrions être rapatriés sur nos terres historiques...

C'est avec cet espoir qu'en 1946, 750 familles se sont embarquées sur le bateau « *Pobéda* » pour venir en Arménie.

J'ai commencé à travailler dans un kolkhoze. Maintenant, depuis deux ans, je suis le gardien du monument du Moussa-Dagh. Les natifs du Moussa-Dagh ont collecté de l'argent pour ériger ce monument avec leurs propres ressources. La moitié seulement est construite aujourd'hui, mais l'année prochaine il sera terminé<sup>12</sup>...

#### 14 (32).

#### TÉMOIGNAGE DE MARIAM BAGHDICHIAN (NÉE EN 1909 AU VILLAGE DE HADJI-HABIBLI DU MOUSSA-DAGH)

En 1914, mon père, natif du village Hadji-Habibli dans le massif du Moussa-Dagh a été enrôlé par l'armée ottomane. Ma jeune maman avec trois jeunes enfants n'a pas eu le temps de monter sur le Moussa-Dagh et nous avons fini dans une caravane d'exilés envoyés vers les déserts d'Arabie. Je me souviens que les gendarmes turcs sont venus avec des fouets à la main et nous ont conduits vers Deir-ez Zor en nous poussant et en nous brutalisant. Ils nous battaient de telle manière qu'un vieillard est tombé sur la route où il a rendu l'âme. Il y avait un grand nombre de personnes, des Arméniens de toutes les régions (Diortiol, Hadjn, Zeytoun et bien d'autres lieux) qu'ils avaient amenés et rassemblés là. Nous

---

<sup>12</sup> L'inauguration du monument du Moussa-Dagh s'est faite en 1970, sur une hauteur du bourg Moussa-Ler de la région d'Etchmiadzine.

sommes restés sous le soleil. On a conduit tout le monde vers Deir-ez-Zor. Mon grand-père, qui était avec nous, n'y est pas allé, car son fils, c'est-à-dire mon père, était soldat de l'armée turque. C'est comme cela que nous avons évité d'aller à Deir-ez-Zor. Ensuite, on nous a emmenés à Homs. Un ordre est venu du gouvernement : « *Empoisonnez les chiens* ». Cela voulait dire « *exterminiez les Arméniens* », mais Djémal Pacha, le gouverneur d'Adana, nous a sauvés. Il a fait empoisonner les vrais chiens, il a sauvé les Arméniens de la mort, mais il a dit que nous devions changer de nom et prendre des noms turcs pour qu'on ne nous tue pas... On disait que Djémal Pacha avait sucé dans son enfance le lait d'une femme arménienne et c'est pour cela qu'il avait de la sympathie pour les Arméniens. Il a ordonné de changer nos prénoms et l'un est devenu Choukri, l'autre Ahmed, le troisième Hussein. Il a fait changer aussi les prénoms des femmes et des jeunes filles pour les protéger de toute violence.

De cette façon, nous sommes restés Arméniens. On nous a dit : « *On vous conduira à Alep* », mais on ne l'a pas fait. Nous sommes restés à Homs.

Là, il y avait beaucoup de personnes venant de partout. Le soleil était brûlant, les gens avaient pris des draps des couvertures, et en avaient fait des genres de tentes pour s'abriter du soleil. Il faisait très chaud. L'eau manquait. Si l'on essayait de cracher, le crachat n'arrivait pas jusqu'à terre. J'avais une petite sœur nommée Vardouhi, elle pleurait, demandait du raisin. Ma mère, qui était une très belle femme, s'est frappé la poitrine de la main et s'est mise à pleurer : « *Nos vignes croulent sous le poids des grappes, mon enfant demande du raisin et je ne peux pas lui en donner* ».

Ensuite ma petite sœur a demandé de l'eau, mais il n'y avait pas d'eau non plus. La pauvre s'est éteinte dans les bras de ma mère en suppliant : « *de l'eau, de l'eau...* ». Avec mon grand-père, nous avons creusé la terre, nous avons enterré la petite et nous avons continué notre chemin. Nous sommes arrivés en un lieu où nous avons passé la nuit sur les rochers et sur les pierres. Il y avait parmi nous quelques malades, des vieillards, des hommes aveugles, boiteux, les autres étaient

des femmes et des enfants. Soudain, des Turcs sont venus nous piller. Mon grand-père est mort là.

Je me souviens que la nuit, il n'y avait pas de place pour se coucher. Ma mère dormait par terre et nous, ma sœur Khatoun et moi, faisons des nattes aux cheveux de notre mère. Soudain, une femme est venue et elle a dit : « *Ô mes pauvres enfants, vous ne savez même pas que votre mère est morte...* ». Nous n'étions que des enfants, comment aurions-nous compris que notre unique maman n'était plus là ?

Une femme de notre connaissance, nommée Margarit, faisait de la broderie et la vendait aux Arabes. Une femme Arabe lui a demandé s'il y avait une petite fille qui puisse l'aider. Cette femme Arménienne m'a dit « *vient, pour que je t'accompagne dans la maison de cette femme Arabe* ». J'y suis allée avec elle. Cette Arabe était une femme riche et très généreuse. Si elle est déjà décédée, que Dieu ait son âme. Elle était couturière. De riches femmes allaient et venaient chez elle, prenaient du café, fumaient des cigarettes. Quant à moi, j'apportais de l'eau du puits lointain avec une cruche, je filais la laine... Quel âge avais-je à cette époque ? Je n'avais que cinq ou six ans et je suis restée chez elle pendant quatre ans. Plus tard, quand les Allemands ont quitté Homs et que les Turcs ont été défaits, les Anglais et les Français sont arrivés. Un jour j'étais encore allée au puits avec ma cruche. Un prêtre grec s'est approché et m'a demandé en arabe : « *Eh, fillette, serais-tu Arménienne ?* ».

J'ai répondu : « *Je suis de langue musulmane, mais de cœur Arménien* ».

Il a dit : « *Viens vite que je t'emmène chez les tiens* ».

J'ai porté la cruche d'eau jusqu'à la maison, je me suis déchaussée pour ne pas faire de bruit et je suis sortie tout doucement de la maison pour suivre le prêtre. Que Dieu soit remercié. Le prêtre m'a menée à l'orphelinat de Homs, où il y avait beaucoup d'orphelins. J'ai trouvé parmi eux ma sœur Khatoun. Cela m'a réjoui, mais j'avais oublié l'Arménien. Je parlais Arabe. J'avais oublié notre langue...

Un peu plus tard, ma tante est venue à l'orphelinat, elle nous a trouvées et nous a emmenées à Antioche, dans la maison de mon oncle. Mon oncle venait de se marier. Il a dit à sa femme : « *Prend soin de ces enfants, vous vivrez comme mère et filles...* ».

Pendant l'automne 1919, alors que nous étions assis chez mon oncle, j'ai entendu soudain : « *Sarkis Khabikents est revenu de l'armée turque* ». Deux hommes sont entrés et se sont mis à nous embrasser, ma sœur et moi, avec nostalgie. Je ne savais pas lequel était mon père. Dans l'armée, les Turcs avaient appris que mon père était un Arménien. Ils lui avaient tiré dessus. Mon pauvre père gisait sur le sol, abandonné et blessé, en uniforme de soldat Turc. Les Anglais étaient venus et, croyant que c'était un soldat Turc, n'avaient pas voulu s'approcher. Mon père avait fait le signe de croix pour montrer qu'il était chrétien. Ils l'avaient emporté, avaient soigné ses plaies, lui avaient donné du lait à boire, et après sa guérison, il était parti pour Homs afin de nous rechercher. Le commandant du lieu avait ouvert un registre et lui avait dit que sa famille n'était pas là. Mais à la suite de ses recherches, notre père nous avait retrouvées... Déjà, l'information avait été donnée que chacun pouvait retourner chez lui. Mon père nous a prises et nous sommes partis pour le Moussa-Dagh. Là, il n'y avait ni maisons, ni vêtements à porter, ni rien. La femme de mon oncle nous avait donné une mince couverture dont nous nous couvrions tous les trois. Mon père est allé chercher du charbon et quelques ustensiles. Nous avons reconstruit une maison. Il a épousé notre nouvelle mère et nous avons eu deux frères...

Des années ont passé, j'ai grandi, je me suis mariée avec Karapet, un volontaire arménien qui venait de rentrer de la bataille d'Arara. Nous nous sommes installés dans notre maison. En 1939, lorsque les Anglais et les Français ont donné aux Turcs le Sandjak d'Alexandrette et le Moussa-Dagh avec, nous n'avons pas voulu vivre avec les Turcs et les Français nous ont emmenés à Ayndjar. Là, nous avons recommencé tout de zéro : nous avons construit une



nouvelle maison, irrigué, planté un verger, une vigne... et enfin, en 1946, nous avons tout abandonné et nous sommes venus en Arménie...

J'ai vu trop de malheurs, trop de souffrances. J'ai travaillé dur et j'y ai laissé ma santé. D'abord, nous vivions à Leninakan (maintenant Gyumri). Pendant de longues années, j'ai travaillé à l'usine textile. Puis, nous avons déménagé à Erevan, au quartier de Malatya. Là aussi, nous avons construit une nouvelle maison, planté un verger... Mes trois fils, Arakel, Guévork, Sarkis, et ma fille Azatouhi sont mariés. Ils sont installés, ils ont des enfants. Mon fils Guévork est docteur en philologie. Il travaille à l'Académie des Sciences. En ce moment, il est en mission à Chypre. Il y enseigne l'arménien au Collège Melkonian. Moi, je prie Dieu pour qu'il revienne chez lui sain et sauf.

**15 (33).**

**TÉMOIGNAGE DE GUÉVORK TCHIFTDJIAN  
(NÉ EN 1909 AU VILLAGE KABOUSSIÉ DU MOUSSA-DAGH)**

Je suis né sur le Moussa Dagh, au village de Kaboussié. La bataille n'avait pas encore commencé quand mon père a emporté sur la montagne notre literie et des vivres, puis il était revenu pour nous emmener, mais les Turcs avaient déjà assiégé notre village avec quatre à cinq cent soldats, car il se trouvait à proximité de la grande route. On nous a fait monter sur les ânes qu'avaient les paysans et on nous a emmenés à Antioche, et de là, à Hama. Les gens avaient soif, mais il n'y avait pas d'eau, les gens âgés ne pouvaient pas marcher. Bientôt, nous sommes arrivés à Hama. Mon grand-père était assis par terre. Un gendarme est venu dire : « *Je dois t'emmener à l'hôpital* ». On a emmené mon grand-père. Le lendemain, mon père est allé prendre de ses nouvelles. Il a appris qu'on l'avait empoisonné. Son corps avait été transporté dans une charrette pour être jeté dans une fosse commune avec plusieurs milliers d'Arméniens. Il y avait une cave, on nous a mis

tous dedans. Là, il y avait un insecte nommé Gana. S'il piquait, on mourrait aussitôt. Pas de nourriture. Nous avions faim. Nous cherchions dans les ordures des pelures d'oranges, des feuilles de laitue et nous les mangions. Il y avait quarante à cinquante enfants de cinq à six ans comme moi. Il y avait un pacha turc qui nous donnait une bouchée de pain à chacun, tous les jours. Il m'a dit : « *Toi je te donnerai un médjidié (vielle pièce de monnaie Turque en argent), si tu viens balayer ma maison.* »

J'y suis allé, j'ai balayé, mais il ne m'a pas donné d'argent. Il m'a battu, j'ai saigné, je suis tombé par terre, et j'ai perdu connaissance. Quand je suis revenu à moi, j'ai fui vers le désert. Là, j'ai vu un Arabe qui priait. On m'a attrapé et attaché sur un cheval, mais j'ai réussi à fuir. Il y avait un village nommé Farbo. Le soleil s'était couché et j'avais peur que les chiens me mangent. Fatigué, je suis tombé près d'une maison et je me suis endormi. Le matin, j'ai vu des vaches brouter de l'herbe. J'en ai mangé aussi avec elles. J'ai vu un peu de yogourt séché, j'ai voulu le prendre, mais quelqu'un m'a frappé sur la tête avec un bâton. Je suis tombé comme mort. Je me suis réveillé à la nuit, je tremblais de froid. Je suis entré dans un four éteint et je me suis réchauffé. Le matin, une femme arabe est venue et m'a dit de me lever. Le sang de mes plaies avait séché dans les cendres. Elle a dit en Arabe: « *Qu'Allah détruise sa maison. Quelle horreur, qui est-ce qui t'a battu ?* ».

Elle m'a fait asseoir, et m'a donné du pain. Pendant que je mangeais, une femme m'a pris dans ses bras. J'ai vu que c'était ma tante. « *Mon chéri, a-t-elle dit, je vais appeler ton père et ta mère* » et elle a raconté que le pacha turc, qui distribuait des bouchées de pain aux enfants Arméniens, avait empoisonné le pain et qu'on avait rempli tout un fourgon d'enfants Arméniens morts qu'on avait jetés à la fosse commune. À Ayntap, on avait rempli une église d'enfants Arméniens, on l'avait arrosée d'essence et on y avait mis le feu. Personne n'était resté vivant. À cette époque, c'était Djémal Pacha qui gouvernait. Il avait emmené les filles arméniennes de neuf à quatorze ans dans son harem. C'est pour avoir fait cela que les Arméniens l'ont tué.

Le lendemain, une vieille femme est venue pour dire : « *Nettoie la cour et jette les ordures* ». Je l'ai fait, mais elle n'a pas donné de pain.

On a emmené mon père à l'armée pour creuser des tranchées. Nous sommes restés ma mère, moi et le nourrisson. Ma mère est tombée malade, elle a perdu l'esprit. L'enfant est resté affamé. Moi, j'allais traire le lait des chèvres pour le donner à sucer à l'enfant. Puis, nous avons emporté cet enfant qui était mon petit frère, et nous l'avons déposé près de la porte de l'église, puisque nous ne pouvions plus le soigner. Une famille d'Arabes chrétiens est venue le prendre pour le garder.

En 1918, nous sommes revenus à pied de Hama au Moussa-Dagh. Pas de vivres, pas d'eau. Les gens du Moussa-Dagh n'étaient pas encore revenus de Port-Saïd. Les Turcs nous ont vus. Ils ont pris la fuite en disant : « *Les infidèles sont revenus* ».

Mais les chacals et les bêtes sauvages nous faisaient peur la nuit. Peu à peu, les gens se sont mis à revenir au Moussa-Dagh. Ils ont commencé à cultiver la terre, à semer, à faucher, nous avons vécu et nous sommes restés vivants, nous avons survécu...

## 16 (34).

### TÉMOIGNAGE DE GAROUN ANTONIAN

(NÉE EN 1910 AU VILLAGE DE HADJI-HABIBLI DU MOUSSA-DAGH)

J'avais cinq ans lorsqu'on nous a exilés. J'étais encore très petite, mais je me souviens de ce que nous avons enduré. Nous sommes restés quatre ans dans les déserts d'Arabie. J'avais oublié la langue Arménienne, je parlais Arabe : « *Un peu de pain, au nom d'Allah, prenez pitié* ».

Ma mère servait dans la maison d'un Arabe. Moi, je faisais semblant de jouer sous la fenêtre de la cuisine de cette maison, mais j'attendais que ma mère, quand elle préparait la pâte à pain, me jette en cachette par la fenêtre une boule de

pâte, pour que je la mange même non cuite, car le pain cuit était compté et elle ne pouvait pas m'en donner un morceau...

17 (35).

**TÉMOIGNAGE D'ASSATOUR M. MAKHOULIAN  
(NÉ EN 1911 AU VILLAGE DE BITIAS DU MOUSSA-DAGH)**

Je suis né le 1<sup>er</sup> janvier 1911 sur le Moussa Dagh, dans le village de Bitias. Les Makhouljian étaient une grande famille de riches paysans qui possédait des champs, des vergers et du bétail.

Le village de Bitias était l'un des lieux les plus beaux et les plus sains du Moussa Dagh, car il était situé au sommet de la montagne et il était très aéré. Notre village avait 1500 habitants Arméniens, en majorité membres de l'Église Apostolique, mais il y avait aussi quelques Protestants. Nous étions membres de l'Église Apostolique, mais ma mère, préférant la liberté de pensée des Protestants et leurs manières douces de communication, nous a envoyés dans une école Protestante. Au cours de la Première Guerre mondiale, mon père Movses était parti pour les États-Unis afin de gagner un peu d'argent. Ma mère était une femme bien organisée et intelligente, car on venait souvent lui demander conseil. Lorsque ma mère exprimait ses pensées concernant le système scolaire, elle disait : « *Le meilleur est le système l'Anglais* », c'est-à-dire l'Anglo-Saxon.

Quand la Première Guerre mondiale a commencé, le gouvernement Turc a rassemblé tous les hommes Arméniens et les a enrôlés dans l'armée. Les femmes sont restées avec les enfants et les vieilles personnes. Lorsque la déportation a commencé, le Révérend Tigrane Andréassian travaillait à Zeytoun et y vivait avec sa famille. Quand les Turcs déportèrent les Arméniens, sa famille avait été parmi eux. Tigrane Andréassian s'était présenté lui-même à l'officier Turc et comme les chefs spirituels (Protestants) étaient autorisés à sortir de la caravane des exilés, il a

été libéré avec sa famille. Il est revenu au Moussa-Dagh, son lieu de naissance. Il a raconté ce qui arrivait aux Arméniens des autres régions et il a expliqué qu'il valait mieux grimper sur la montagne que mourir. La plupart des gens du Moussa Dagh ont été convaincus et firent l'ascension de la montagne. Ils ont préparé des vivres et prévu des moyens de communication entre eux. La mer Méditerranée se trouvait de l'autre côté de la montagne et son flanc descendait directement jusqu'à la côte. Et nous sommes montés. Je me souviens que lorsque nous montions certaines affaires avec ma mère, nous étions trempés par la pluie et nous étions frigorifiés. Ma mère a voulu redescendre chez nous au village, pour faire la lessive, baigner les enfants, leur mettre des vêtements secs, puis remonter. Mais les Turcs avaient déjà encerclé le village et ils nous ont emmenés en exil dans le voisinage de la ville de Hama. Ma mère avait sans doute quelque argent laissé par mon père, elle a loué un âne pour que nous le montions à tour de rôle, et nous nous sommes mis en route. Avec ma sœur aînée et mon frère cadet. On nous menait par des régions sauvages. Les femmes pleuraient. Elles donnaient leurs petits enfants aux Turcs. Cris, pleurs, tumulte. Finalement, nous sommes arrivés quelque part près de Hama, dans un endroit semblable à un flanc de montagne, où il y avait des grottes. On nous y a installés en disant : « *Ne bougez pas* ». Chaque matin, des officiers turcs venaient, ils rassemblaient des groupes de personnes et les emmenaient dans un « *bon endroit* » pour les massacrer sur les rives de l'Euphrate. Les brigands kurdes nous attaquaient et enlevaient les jeunes filles. Parmi les victimes, un jeune homme avait été blessé, mais il n'était pas mort, il était venu raconter à ma mère ce qu'il avait vu de ses propres yeux et que le soi-disant « *bon endroit* » était le bord de l'Euphrate, où l'on tuait tout le monde sans exception et on jetait les cadavres dans le fleuve.

Ma mère a trouvé un Arménien qui avait des relations avec les gendarmes turcs, elle lui a donné de l'argent pour soudoyer le gendarme et que nous ayons une chance d'entrer dans la ville de Hama. Dans une auberge, près de laquelle des chameaux et des ânes étaient attachés, ma mère a loué une chambre. Nous y

sommes restés quatre ans. Lorsque ma mère a vu qu'on mourrait de faim partout, elle m'a envoyé mendier. Afin qu'ils ne périssent pas d'inanition, quelques personnes ont donné leurs enfants à des Arabes.

Un jour, un Arabe musulman qui m'avait donné du pain, m'a appelé pour me dire : « *Viens, tu seras mon fils* ». Je l'ai dit à ma mère. Elle y a consenti. J'y suis allé. Je mangeais bien, j'étais bien habillé et j'allais à l'école. Avec d'autres femmes du Moussa Dagh et ma tante Yéghissabet, ma mère allait travailler dans les champs chez les propriétaires des terres, pour gagner un peu d'argent. Quant à ma sœur, ma mère l'avait donnée à une famille arménienne pour qu'elle mange à sa faim. Un an plus tard, un homme de Bitias a dit à ma mère : « *On a envoyé de l'argent d'Amérique et il se trouve au commissariat de police. Viens, allons-y, tu le recevras, on partagera moitié-moitié* ». C'était mon père qui l'avait envoyé. Ma mère l'a reçu et nous nous sommes sentis mieux.

Je travaillais bien à l'école et quand j'avais du temps libre, j'aidais les enfants musulmans à apprendre leurs leçons.

Lorsque la guerre a pris fin, et que l'armistice a été conclu, les Anglais sont entrés à Hama, on a commencé à enregistrer les Arméniens et le Moussa-Dagh a été rattaché à la Syrie. Il n'y avait pas de frontière entre la Syrie et le Liban, c'était ouvert. Les Français sont venus, ils ont séparé le Moussa-Dagh de la Syrie. Puis les Anglais sont venus pour nous enregistrer. Ma mère les a conduits chez mon beau-père Arabe dont le nom était Saïd Tatali. Ma mère voulait me reprendre avec elle. Il m'a rendu avec difficulté, car il n'avait pas d'autre enfant. Mais ensuite, Saïd est revenu, il a imploré ma mère et m'a emmené de nouveau. Ma mère a protesté, les Anglais sont venus et m'ont confié à l'orphelinat américain.

Un jour, on nous a emmenés, nous les orphelins, jouer dans les champs. J'ai rencontré les fils des voisins de Saïd, qui m'ont persuadé de revenir et je me suis enfui de l'orphelinat pour aller de nouveau chez Saïd. Ma mère m'a retrouvé, elle m'a ramené et elle a demandé aux autorités de nous envoyer au Moussa-Dagh le plus tôt possible. On nous a fait monter dans un camion et nous a amené à

Alexandrette. Nous y sommes restés une semaine. Les Anglais nous donnaient de la nourriture. De là, on nous a emmenés à Antioche et nous sommes revenus au Moussa-Dagh. C'était le 18 septembre. Nous avons rejoint notre village où il n'y avait ni maisons, ni fenêtres, ni bétail. Les Arabes Alévis, qu'on nommait Tates, avaient tout emporté.

Quand les légionnaires Arméniens sont venus au Moussa-Dagh, ils se sont battus contre les Tates et leur ont repris nos terres et notre bétail. Nous avons commencé à reconstruire, à remettre en état notre village et les gens sont revenus. Les murs de l'école et de l'église tenaient debout, mais les fenêtres et les portes avaient été enlevées. Nous avons tout rénové. L'école et l'église se sont remises à fonctionner, nous avons repris le chemin de l'école. On organisait des fêtes. Ma mère a commencé à rétablir les communications avec mon père qui était en Amérique. Elle m'a envoyé à Kessab. J'y suis resté une année. Puis, ma mère a appris qu'il y avait à Alep un pensionnat américain. Elle m'y a envoyé étudier. J'y ai étudié pendant neuf ans.

En 1928, mon père est revenu du New Jersey. Il est resté un mois, puis il est reparti en disant : « *Je pars, je vous appellerai et vous viendrez* ». Mais, en 1932, la grande crise économique a commencé. Mon père a écrit que sa situation n'était pas brillante et qu'il faisait la vaisselle dans un restaurant. Il ajoutait qu'à mon âge il était déjà un homme marié et qu'il était temps que je prenne mon indépendance. Évidemment, j'étais indigné et je n'ai rien répondu, mais j'ai commencé à travailler. J'enseignais l'anglais et le français à l'école pour couvrir mes frais d'université.

En 1939, les grandes puissances ont décidé de rendre le Sandjak à la Turquie qui le réclamait. Et le Sandjak d'Alexandrette a été séparé de la Syrie et donné à la Turquie. Les Arméniens décidèrent de quitter le Moussa-Dagh. À ce moment, j'étais à Alep, et je vivais dans de bonnes conditions. J'enseignais. Lorsque j'ai appris qu'on emmenait les Arméniens à Ayndjar, au Liban, je suis

allée à Beyrouth. Puis je suis allé en Palestine. J'ai travaillé à Tel-Aviv, dans une compagnie commerciale anglaise. J'y suis resté quatre ans.

Les diplomates Européens proposaient que les Turcs prennent le contrôle du Sandjack d'Alexandrette, et accordent une autonomie aux six Vilayets, notamment sur les questions relatives à l'éducation (développement des écoles arméniennes) et à la culture (langue et traditions arméniennes). Considérant que cela nuirait à leur politique nationale, les Turcs trompèrent le monde et organisèrent le massacre des Arméniens.

Talaat, qui dirigeait ce génocide a dit alors : « *Ce que Sultan Hamid n'a pas réussi à faire en trente ans, je l'ai fait en trois mois. J'ai résolu le problème des Arméniens en Turquie* ». Les Turcs sont rusés : pour le bien de leur nation, ils ont accompli toute sorte d'atrocités pour que la Turquie devienne un pays purement musulman. Partout où ils sont allés, les Turcs ont massacré. C'est pour cela que Victor Hugo a dit : « *Les Turcs sont passés par là* » dans son poème sur les massacres de Chios. À présent, le monde entier est au courant du Génocide des Arméniens. Un jour viendra où la question des territoires Arméniens sera posé.

Le 23 août 1946, je suis venu en Arménie avec ma mère. Quand je suis allé à l'Université pour passer des examens, on m'a demandé quelle instruction j'avais reçue.

J'ai dit : « *Je suis diplômé de l'Université Américaine du Liban* ».

Ils m'ont dit : « *C'est vous qui pourriez être notre examinateur* ».

Le lendemain, je suis allé au marché noir pour vendre nos vêtements afin que nous puissions vivre. Je suis allé ensuite à l'Université, on m'a dit que le recteur me demandait. Je suis allé me présenter. Le recteur a ouvert son tiroir, il a retiré une feuille de papier et m'a dit : « *Nous avons l'intention de vous proposer un poste de professeur. Apportez votre diplôme. À présent, nous allons conclure un contrat avec vous et vous recevrez cinq cent roubles de salaire. Tout finira bien* »...



À cette époque, un Département des Relations Internationales s'était ouvert à l'Université. J'y ai enseigné pendant un an et demi. Il y avait dix-huit étudiants inscrits à mon cours : Hamlet Guévorkian, Guévork Broutian étaient parmi mes meilleurs étudiants. Ils devinrent plus tard des Académiciens dans le domaine de la Philosophie.

J'avais un étudiant, nommé Razmik Assoyan. Un jour, son père est venu et a mis une poignée de roubles sur ma table. Je ne les ai pas pris. Pendant le cours, son fils, qui ne travaillait pas bien, a dit : « Le camarade Makhouljian est quelqu'un de très bien, mais il ne restera pas longtemps ici, car mon père est Tchékiste (membre de la Commission Extraordinaire – Police politique).

Le 21 décembre 1947, la monnaie a été changée. Le 23 du mois, le recteur m'a convoqué pour me dire : « *Nous vous envoyons à Kirovakan (actuellement Vanadzor) pour y vérifier la méthode d'enseignement de l'anglais. Le 25 de ce mois, vous devez être là-bas* ».

Je suis venu le dire au doyen de la Faculté. Il est allé chez le recteur. J'ai averti les étudiants de mon groupe qu'on m'envoyait à Kirovakan. L'un des étudiants a dit : « *C'est ainsi qu'on arrête les gens dans notre pays. Je vous accompagnerai* ».

Nous sommes allés acheter les billets, j'ai acheté deux bouteilles de bière et un gâteau. A peine sorti du buffet, un homme m'a accosté : « *Bonjour, Camarade Makhouljian, où allez-vous ?* »

« *À Kirovakan.* »

En pleine gare, il m'a pris par un bras, un autre m'a pris l'autre bras. On m'a fait asseoir dans une voiture grillagée. On a apporté ma valise aussi. La voiture s'est arrêté rue Nalbandian, devant le bâtiment de la Sécurité d'État. Nous sommes montés au quatrième étage. Il y avait là un général et un homme en civil qui était tchékiste. J'ai demandé : « *Pourquoi m'avez-vous amené ici ?* ».

« *Tu le sauras, m'a-t-on répondu.* »

« *Pourquoi ne m'avez-vous pas arrêté à la maison ?* »

*« Quelle importance peut avoir l'endroit où tu as été arrêté ? Tu as commis beaucoup de fautes, dont l'activité anti-gouvernementale est la plus légère. »*

Je dois dire qu'à Batoumi, on avait vérifié cinq fois tous mes livres, feuilleté mes dictionnaires en langues étrangères. J'avais travaillé sur des sujets tels que « La Démocratie Américaine », « La Démocratie Suisse », « La Démocratie Soviétique ». On me les avait confisqués. Pendant l'interrogatoire, je les ai vus sur la table. On m'a demandé : *« Qui a écrit ces choses ? »*.

*« Ce sont des sujets que j'ai étudiés à l'université. »*

Le tchékiste qui m'interrogeait a dit : *« Comment se fait-il que vous sachiez bien l'anglais, n'avez pas été un espion anglais ? »*.

On m'a gardé sous surveillance huit mois. Ni témoignages, ni preuves. Finalement, on a annoncé : *« Le détenu est un espion politique, il a fait de la propagande antisoviétique. J'exige cinq ans de détention »*.

Puis on m'a demandé : *« Avez-vous quelque chose à dire ? »*. J'ai dit : *« Oui, cet homme ment, il n'a ni preuve, ni témoin. Il est un traître. Je demande dix ans de détention contre lui »*.

Ils furent stupéfiés par mon audace. Des deux côtés du juge, il y avait un magistrat. Ils s'étaient assoupis à cause de la chaleur d'août. Il les a poussés et ils se sont réveillés.

J'ai dit : *« Ah, voilà que la justice s'est réveillée. Maintenant, elle fonctionnera et ma liberté me sera rendue. »*

Ils s'en allèrent, prirent leur décision, puis ils sont venus annoncer : *« Cinq ans de détention. Deux ans sans droit de vote »*.

Après le tribunal, on m'a conduit en prison, près du cirque. Ils m'ont mis dans une petite pièce. Trente personnes étaient cote-à-cote ensemble. Ils nous ont donné un morceau de pain et un petit bol de soupe liquide. J'y suis resté un mois. Puis, ils ont fait lecture de mn nom et dirent : *« Nous allons t'envoyer en Russie »*.

J'ai dit : *« Je ne connais pas le Russe, pourquoi m'envoyez-vous en Russie ? »*.

Ils ne m'ont pas répondu.

Une nuit, on nous a embarqués dans un wagon en acier. Nous étions trente-trois personnes, dont seize étaient des voleurs. Leur chef s'appelait Loutho. Comme j'avais déjà passé huit mois en prison, j'avais un matelas et une couverture en laine que ma mère m'avait apportés pour que je me tienne au chaud. Loutho était le chef dans ce wagon. Il a confisqué tout ce que nous avions de bon. Il donnait les objets qu'il confisquait aux surveillants pour qu'ils aillent les vendre en ville et apportent du pain blanc, des cigarettes et autres bonne choses.

Avec nous, il y avait cinq garçons arméniens condamnés à vingt-cinq ans de prison. En captivité, ils avaient appris le français. Je leur donnais du tabac pour qu'ils me fassent des traductions. J'avais une bonne paire de gants. Un jour, Loutho m'a dit : « *Donne-moi ces gants, je te donnerai un paquet de cigarettes Sévan* ».

Je ne connaissais pas leurs traditions. J'ai ouvert le paquet de cigarettes et j'en ai offert à tous. Et j'ai mis le deuxième paquet sur l'étagère de Loutho. Soudain, j'ai vu que le paquet avait disparu. J'ai demandé : « *Loutho, c'est toi qui l'a pris ?* »

« *Non* » dit-il.

J'ai vérifié les affaires de tout le monde et je l'ai trouvé dans la poche de l'un des détenus. Il était azerbaïdjanais. En prison, il m'avait demandé du papier et un crayon que je gardais toujours sur moi. Je les lui avais donnés. Je me suis mis en colère. Je l'ai frappé, il est tombé. Loutho a dit : « *Professeur, tu peux le tuer, il sera toujours un fardeau pour nous. Viens près de moi. Voici des cigarettes, du pain, du beurre, du fromage, tout cela est pour toi, mais n'en donne à personne d'autre. Voyons ce que tu as.* »

J'ai dit : « *N'ose rien prendre, regarde seulement* ». Je lui ai montré ma chemise, un pantalon, d'autres choses aussi, puis je me suis assis dessus.

Loutho a dit : « *Donne-moi quelque chose* ».

Je lui ai donné une chemise.

Nous avons voyagé longtemps, puis le train s'est arrêté en rase campagne. On a gardé ceux qui étaient âgés. J'étais jeune et prisonnier politique, et on m'a emmené dans un lieu au climat plus froid. Quand nous sommes arrivés à Doudinka, à l'embouchure de l'Ienisseï, on nous a embarqués sur un bac. Devant nous, il y avait un bateau avec des marchandises, auquel on avait attaché trois à quatre péniches qui transportaient des marchandises à ciel ouvert. Nous avons navigué en amont pendant neuf jours sur l'Ienisseï. C'était déjà le froid de septembre, quand nous sommes arrivés au camp.

Je ne connaissais pas le Russe, je n'avais pas de métier, et l'anglais ne leur était d'aucune utilité. Au début, je travaillais comme débardeur. Les environs de la ville de Norilsk étaient faits de marécages, il n'y avait pas de routes. La nourriture et toute autre chose étaient apportées du sud de la Russie.

J'ai commencé à travailler. Le brigadier m'imposait n'importe quel type de travail : « *Armiachka (nom péjoratif russe pour Arménien), va chercher la hache et la scie* ».

Je ne comprenais pas le russe. J'ai demandé : « *Que dit-il ?* » et je suis allé chercher la hache et la scie.

J'ai commencé à travailler. Le brigadier est venu, il m'a vu la hache à la main et il a voulu la prendre. Je ne l'ai pas donnée. Il m'a frappé du pied. J'ai jeté la hache et je me suis enfui. Je suis arrivé à l'atelier, je me suis assis et j'ai réchauffé mes mains. J'ai dit à ceux qui m'entouraient que je voulais tuer le brigadier. Cela a été rapporté au chef du camp. Il m'a envoyé en prison pour quinze jours. Il y avait un juriste dans notre camp. Il a dit au chef du camp : « *Pourquoi l'envoies-tu en prison ? Il connaît bien plusieurs langues* ».

Le lendemain, on m'a convoqué chez le chef du camp. Il m'a donné un nouveau travail dans l'entrepôt. J'y suis allé et j'ai vu qu'on avait apporté plein de marchandises de France, d'Angleterre et d'Amérique, qui pourrissaient dans la cour, sous la neige. J'ai commencé à travailler dans ce dépôt. Je retirais la documentation qui accompagnait ces marchandises et je les traduisais. Ils me

témoignaient de l'attention. En août, le mois le plus chaud, il faisait encore froid ici. Nous avions froid même avec nos manteaux de coton. Ma colonne vertébrale s'était raidie. Enfin, le 20 décembre 1950, ils m'ont rendu ma liberté. Mes cinq ans étaient derrière moi. Une commission est venue de Moscou. Le gouvernement soviétique avait décidé de décompter un jour sur trois pour les prisonniers qui avaient bien travaillé. On m'a mis en liberté un an plus tôt. On a voulu que je reste travailler là-bas avec un bon salaire, je n'ai pas accepté. Je suis revenu de Sibérie avec huit mille roubles. On m'a amené en avion jusqu'à Krasnodar. Je suis allé m'acheter des chaussures et enlever mes chaussons. J'ai acheté deux kilos de pommes et du saucisson. J'ai commencé à manger en me promenant. Puis, j'ai voyagé cinq jours en train jusqu'à Moscou. Je suis venu à Erevan. Je me suis présenté au chef de la milice. On ne m'a pas permis de rester à Erevan. On m'a dit : « *Tu dois aller ou bien à Kirovakan (Vanadzor), ou bien à Akhta* ». J'ai dit : « *Kirovakan* ». J'y suis allé. J'aurais dû rester encore deux ans sans droit de vote. Mais à la mort de Staline, on m'a permis d'aller à Erevan où vivait ma mère au quartier de Nor Zeytoun. On m'a donné un lopin de terre, mais on ne voulait pas m'enregistrer à Erevan. J'ai dit : « *Je ne suis pas un rapatrié, je viens de Sibérie* ».

On m'a enregistré. Puis, on ne voulait pas me laisser travailler à l'Université, puisque je venais de Sibérie. J'ai travaillé à l'école № 81. Ensuite, j'ai intenté un procès. Et on m'a donné le droit de comptabiliser mes quatre années d'exil en Sibérie comme des années de travail afin d'obtenir plus tôt un appartement, de recevoir deux mois de salaire comme compensation et d'être réintégré à l'Université comme professeur. J'ai commencé à enseigner l'anglais, l'allemand et le français. J'y ai travaillé pendant trente ans.

En 1963, j'ai épousé Nelly Ordoyan qui était mon étudiante. En 1965, ma fille Diana est née et en 1969, mon fils Tigrane. Nous avons un petit-fils nommé Stépan. Je suis déjà retraité. Voilà ma vie, avec deux histoires d'exils.

18 (36).

**TÉMOIGNAGE D'ARTACHES BALABANIAN  
(NÉ EN 1926 AU VILLAGE DE HADJI-HABIBLI DU MOUSSA-DAGH)**

Mon père, Movses Balabanian m'a raconté ce qui suit : quand l'armée française a attaqué les Turcs, Arakel disparaissait de temps en temps, parfois pour peu de temps, parfois pour plus longtemps. Je le mettais en garde pour que, quand il allait quelque part il ne s'y rende pas seul. Un soir, j'ai vu qu'Arakel n'était pas là. Personne ne savait où il était allé. Il était déjà tard, presque minuit et, j'avais décidé d'aller le rechercher. C'est alors que j'ai entendu le bruit de ses souliers. Il portait des chaussures cloutées de soldat français. Les gros clous étaient disposés en cercle sur la semelle, comme pour un fer à cheval. Quand Arakel marchait, notre Guévork disait : « *Le cheval aveugle arrive, le cheval aveugle repart...* »

Un jour, Arakel était allé au village de Bitias pour prendre des nouvelles. La nuit était tombée quand il commença à grimper sur le chemin du village. Lorsqu'il s'est approché de la lisière du village, soudain le garde turc s'est mis à crier : « *Hé, qui va là ? Stop !* ». Dans l'obscurité, Arakel a tiré vers la direction de la voix.

« *Au secours, je meurs,* » gémissait le garde turc.

Arakel s'est mis à courir sur la route. Un peu plus tard, d'un autre endroit, il a entendu un autre garde qui criait : « *Halte, qui va là ?* ». Arakel a tiré aussi dans la direction de cette voix et il a tué encore quelqu'un. La même histoire s'est répétée trois fois. Arakel a tué trois soldats turcs. Alors, il a pris conscience qu'il ne devait pas rejoindre la route. Il a pris un autre chemin et après avoir surmonté de grandes difficultés, il est arrivé à la maison. Après cela, il a décidé de ne plus s'éloigner trop de la maison tout seul.

Cette nuit-là, la panique s'est installée dans ce secteur, au sein des troupes Turques. Ils pensaient que les Français les avaient attaqués, et ainsi ils ont abandonné leurs postes et se sont enfuis.

Par la suite, un officier Turc nous a raconté l'histoire suivante : « À cette époque, j'étais officier de liaison et je surveillais la route Bitias-Sandrank avec les soldats que j'avais sous mes ordres. Cette nuit-là, j'étais allé, à Bitias, voir le major. À onze heures, tout à coup deux soldats essoufflés sont entrés dans la pièce en disant que les soldats français avaient attaqué nos postes de garde et avaient tués trois soldats avant de continuer leur progression.

Nous, avions reçu un peu plus tôt une information qui nous faisait comprendre qu'il y avait des soldats étrangers (Français) sur le Moussa-Dagh... ».

Mon père racontait cette histoire et ajoutait en riant très fort : « *Pauvres Turcs, comment pouvaient-ils savoir que c'était notre habile tireur, Arakel, avec ses chaussures françaises. Nous, les gens du Moussa-Dagh, nous étions bien peu nombreux en comparaison avec les armées Turques, mais nous étions courageux...* ».

Une autre fois, alors que nous combattions de nouveau sur le Moussa-Dagh, la pluie s'est mise soudain à tomber très fortement. L'ennemi a commencé à monter pas à pas vers les hauteurs. D'après le cliquetis des armes, nous sentions et comprenions que les ennemis montaient et se trouvaient de plus en plus proches, mais nous avions l'ordre de ne pas bouger de nos places.

Avec une dizaine de combattants, je surveillais l'une des sorties de Bitias vers la montagne, à Gyamer Sher (le Rocher Rouge, dans le dialecte du Moussa-Dagh). De l'autre côté, rien ne bougeait. Nous savions déjà que l'ennemi avait trouvé l'endroit vulnérable de la montée, du côté de Kaboussié.

Cette nuit, la nuit de la grande bataille, un messenger nous a apporté l'ordre suivant : « *Garder dans le plus grand secret les lieux de surveillance, ne pas fumer, ne pas parler à voix haute, ne pas allumer de feu. Ceux qui violeront cet ordre seront fusillés sur place* ». Nous devions nous parler en nous touchant la main et si quelqu'un venait, il devait s'annoncer un mot de passe, le chant d'un oiseau.

Il était minuit passé quand, soudain on a entendu au loin les bruits d'un tumulte et j'ai compris qu'on tirait avec toutes sortes d'armes. Guévork a murmuré : « *Hélas, l'ennemi a grimpé jusqu'à Damladjek* ».

J'ai prêté l'oreille et je me suis mis à écouter attentivement. Le bruit des coups de feu a commencé peu à peu à descendre. Je me suis approché et j'ai murmuré tout bas à l'oreille de chacun : « *Écoutez attentivement, l'ennemi bat en retraite* ».

Bientôt, tous furent convaincus que c'était vrai.

Le matin, un messager est venu nous apporter à manger, en disant : « *Cette nuit, l'ennemi s'est enfui, Nous n'avons pas de pertes et nous avons pris comme butin un grand nombre de cartouches, des armes, un cheval, un mulet et un peu de farine* ». Après ces événements, l'ennemi n'oserait plus nous attaquer...

Plus tard, mon compatriote Yessaïe Gasparian m'a raconté : « Le jour de la grande bataille, vers le soir, l'ennemi s'est dangereusement approché de nos positions, mais grâce à la contre-attaque de nos braves combattants, il a été contraint à faire retraite. Cette nuit-là, l'ennemi a établi son camp dans le lieu nommé Sendjaren Taïr. Pétros Demlakian a rassemblé trente personnes parmi nous et nous a dit : « *Mes braves frères, si l'ennemi reste cette nuit sur notre montagne, demain ce sera notre fin. Cette nuit, nos forces doivent les attaquer de telle façon qu'ils s'en souviennent éternellement. Allez, prenez tous des fusils, pleins de cartouches, des pistolets, des grenades à main et revenez ici dans deux heures* ».

Nous sommes allés nous préparer conformément aux instructions et une heure plus tard, nous étions déjà de retour.

Pétrós a appelé le Père Abraham et lui a dit : « *Mon Père, dis pour nous une prière, car demain tu ne seras pas capable de trouver nos corps pour accomplir tes cérémonies* ».



Le prêtre fit une prière, il nous bénit et il s'en alla. Nous sommes restés seuls. Petros s'est tourné vers nous et nous a dit : « *Maintenant, allongez-vous par terre et dormez* ».

Nous nous sommes blottis les uns contre les autres et nous avons dormi à ciel ouvert. Combien de temps avons-nous dormi, je ne m'en rappelle pas, mais quelqu'un m'a donné un petit coup : « *Lève-toi, lève-toi !* ».

Tout le monde s'est réveillé. Pétros a pris la parole : « *Mes frères, à présent, nous devons attaquer les Turcs, les entourer, ne leur laisser qu'une issue, un chemin vers le pied de la montagne. Nous devons nous approcher de leur camp par groupes de cinq. Vous devez tous trouver de bonnes positions, des trous, des rochers ou des tranchées. Je donnerai des ordres à haute voix, en Français, vous tirerez sur le camp, puis vous vous cacherez. Pris de panique ils devront fuir,* »

Nous nous sommes approchés du camp, alors que presque tous dormaient. De rares askyars (soldats), assis autour d'un feu, causaient. Nous étions tous bien placés lorsque le signal a été donné. Nous nous sommes préparés. Dans l'obscurité silencieuse et pleine de mystère, nous avons entendu le commandement de Pétros, en Français : « *Attention, feu !* ».

De six points, le feu a été ouvert sur l'ennemi. Nous étions à une distance de vingt à trente mètres de leurs tentes. À ce moment, leur commandant a hurlé à tue-tête en turc : « *Mes garçons, sauve-qui-peut !* ».

L'ennemi s'est mis à fuir en tirant sur les siens. Les hurlements du commandant, les coups de feu des soldats Turcs, l'éclatement des bombes, provoquaient une tourmente telle qu'on aurait pu croire que le ciel s'était effondré. Quant à nous, conformément aux ordres, nous sommes restés couchés dans nos cachettes. En dix minutes, tout était terminé et nous revenus sans aucun bruit à notre propre camp, sains et saufs et avec une belle élévation d'esprit.

Quand nous sommes arrivés, Pétros a dit : « *Maintenant, allez et dormez tranquillement* ».

Nous sommes allés « à la maison » et nous nous sommes couchés.

Cette page de notre histoire est absente dans le livre de Tigrane Andréassian, il y a seulement une phrase : « *Le lendemain matin, nous avons appris que vers l'aube, l'ennemi avait battu en retraite après avoir passé une nuit sous la pluie, sans manger* ».

*J'ai demandé à Yessaïe pourquoi Tigrane Andréassian n'avait pas parlé de cela dans son livre. L'oncle Yessaïe m'a dit : « Je lui ai raconté plusieurs fois cette histoire et je l'ai prié de l'écrire dans son livre. Il a dit qu'il le ferait, mais après, je n'ai pas su s'il l'avait fait ou non ».*

Hacob Tonikian, un natif du Moussa-Dagh m'a raconté ce qui suit : « J'étais un askyar (soldat Turc). Une nuit, je me suis enfuit. J'ai marché pendant plusieurs jours. Combien de temps ? Je ne m'en souviens plus. Je marchais seulement la nuit, parfois, comme un aveugle, parfois comme un chat, ou comme un voleur. Affamé, assoiffé, pieds nus, à demi-nu. Ce que je portais ne me donnait l'air ni d'un soldat, ni d'un paysan, car dès le début on m'avait donné de vieux vêtements et peut-être avaient-ils appartenu à un soldat tué. Ils n'étaient pas propres et puaien. Je les ai lavés. Il y avait quatre trous. On m'a dit que c'étaient des trous faits par des balles. Un jour, vers le soir, j'ai remarqué de ma cachette que l'armée Turque se mettait en mouvement vers le Moussa-Dagh.

Je me suis mis à suivre avec beaucoup de prudence l'armée Turque et je me cachais toujours avec beaucoup de précautions, pour qu'on ne me voie pas. En marchant toute la nuit, je suis arrivé à l'aube aux environs de Bitias, dans des lieux que je connaissais. Cette nuit, j'ai dormi dans les broussailles. Quand je me suis réveillé, le soleil se levait et j'ai entendu des voix de soldats et le bruit d'une canonnade. Quand la nuit est tombée, le cliquetis des armes a cessé. Par les vergers du bas de Bitias, j'ai commencé à monter lentement. Comment ai-je monté, je ne m'en souviens plus maintenant. Heureusement, j'avais contourné l'avant-garde de l'ennemi sans le savoir et je m'étais approché des positions des nôtres.

Soudain, j'ai entendu une voix parlant notre dialecte. J'ai tendu l'oreille encore et encore et je me suis convaincu que c'étaient des voix amies, j'ai commencé à courir vers ces voix. À ce moment quelqu'un a crié : « *Mon garçon, qui es-tu ?* ».

C'est à peine si j'ai pu dire un mot : « *C'est moi, c'est moi !* ».

Je me suis assis et je n'ai plus pu me lever. Eux, ils m'appelaient de leurs positions : « *Viens, viens vite...* ».

Mais moi, je ne pouvais plus ni parler, ni me lever. À cet instant, j'ai remarqué que mes pieds étaient terriblement gonflés. Il me semblait que j'étais collé à la terre. Deux garçons courageux se sont approchés de moi. J'ai prononcé avec peine : « *de l'eau...* »

Je ne me souviens plus de la suite. Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu que j'étais couché et qu'une femme âgée lavait les plaies de mes pieds. Elle m'a apporté un bol de soupe chaude. Je l'ai bu et je me suis rendormi. Huit jours plus tard, j'allais déjà mieux et j'ai demandé qu'on m'envoie au front. Peu après, on m'a donné des armes et on m'a affecté à un détachement. Je suis allé combattre jusqu'à la fin de notre bataille héroïque.